PYRRHUS,

OU

LES ÆACIDES,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

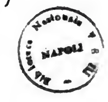
PAR M. LE HOC.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre Français, par les Comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur, le vendredi 27 février 1807.*

SUIVIE

De Réflexions critiques et littéraires sur cette pièce et sur l'art dramatique.

PRIX 2 FRANCS. (40 SOUS.)



PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, libraire, Editeur de pièces de théâtre, galerie et porte du Théâtre-Français, n.° 1, rue de Richelieu.

1807.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ALCÉTAS, roi d'Épire.	M. BAPTISTE.
AMESTRIS, reine d'Épire; épouse d'Alcétas.	M.lle RAUCOUR.
IPHISE, fille d'Alcétas et d'Amestris.	M.lle BOURGOING.
ÆACIDE, sous le nom de Phanès.	M. SAINT-PRIX.
PYRRHUS, sous le nom d'Agénor.	M. TALMA.
NÉOCLÈS, gouverneur et confident d'Agénor.	M. DESPREZ.
UN GARDE.	M. VARENNES.
TROUPE D'ÉLITE.	
GARDES.	

La scène est à Buthrotte, séjour des Rois d'Epire.

PYRRHUS,

OU

LES ÆACIDES.

ACTE I.er

SCENE PREMIERE.

ALCÉTAS, AMESTRIS.

ALCÉTAS.

Oui, je conçois, madame, et ressens vos alarmes :
De l'heureux Glaucias les triomphantes armes
Approchent de nos murs, menacent ces remparts,
Et déjà sous nos yeux flottent ses étendarts.
Un moment peut changer le destin de l'Epire;
Mais je perdrai plutôt le jour avec l'empire,
Que de souffrir l'orgueil d'un odieux vainqueur,
Et d'obéir aux lois que promet sa fureur.
Quel est donc ce Phanès, si fier d'un avantage
Que le nombre a pu seul arracher au courage ?
On dit que ce guerrier, inconnu, sans parens,
Est par un noir chagrin dévoré dès long-tems;
Qu'il accuse les dieux, mais que jamais sa bouche
Ne trahit le secret que cache un cœur farouche.

Des monts Illyriens avec lui descendus,
Dans nos champs ravagés ses soldats répandus,
Moins cruels que leur chef, de ses projets sinistres,
Paraissent indignés de se voir les ministres.
On le hait, on murmure : eût-il par ses héraults
Demandé quelques jours de trève et de repos,
S'il osait, précédé de l'effroi qu'il inspire,
Attaquer sans délai, ces murs qu'il veut détruire ?
Quelque foi que j'ajoute à de pareils récits,
Un espoir plus heureux pouvait être permis ;
Tout ici d'Agénor semble accuser l'absence,
Et la trève aurait dû....

AMESTRIS.

J'en avais l'espérance.
Effrayé des revers qu'on éprouve aujourd'hui,
Dans Agénor ce peuple implorait son appui.
Ce fils de tant de rois, né d'un sang qu'il ignore,
Semblable à ses ayeux, sans les connaître encore...

ALCÉTAS.

Oui, l'on croit que l'Etat n'a plus d'autre recours,
Et que vainqueur deux fois, il doit l'être toujours...
Eh bien ! notre malheur, vos vœux, tout m'y décide :
Qu'Agénor ou plutôt que ce fils d'Æacide,
Que ce Pyrrhus par vous arraché du trépas,
Soit l'héritier du trône et le fils d'Alcétas ;
Il a reçu mon ordre, et des bords de l'Égée,
Chaque instant peut le rendre à l'Epire affligée.

S'il a cherché la guerre, Amestris l'a voulu :
Sur lui vous avez seule un pouvoir absolu,
Et son maître...

AMESTRIS.

Il devait aspirer à son âge,
Aux lauriers que la gloire offre et doit au courage.
De la paix et des cours redoutant le repos,
Nous devions achever de former un héros;
Et quand pour partager les sceptres d'Alexandre,
Des rivaux couronnés mettent le monde en cendre,
De ce jeune guerrier, le génie et le bras,
Ne pouvaient mieux s'instruire au grand art des combats :
Je sais comment il faut que mon cœur le chérisse ;
Mais le sort de la guerre, ou funeste, ou propice,
Dans les champs Phrygiens, si les rapports sont vrais,
Doit avoir prononcé sur ces grands intérêts;
Et déjà ma tendresse et mon impatience
Le demandent aux Dieux, dans une autre espérance !
Combien le repentir a besoin de ses jours !
Des nôtres désormais comment souffrir le cours,
Si mon époux, trompé dans l'espoir qui l'anime,
Perdait le seul moyen de réparer un crime ?

ALCÉTAS.

Un crime ! ciel ! ce mot, pour la première fois,
Echappe à vos douleurs : madame, je le vois,
Le chagrin vous aigrit, la terreur vous égare.
Quel est donc le forfait qu'il faut que l'on répare ?

Æacide régnait : ses fureurs, ses excès,
D'un joug avilissant accablaient ses sujets.
D'un peuple généreux, sensible autant que brave,
Son despotisme altier fesait un peuple esclave.
Le Molosse intrépide et les Thessaliens,
Dignes fils des héros, ces vainqueurs des Troyens,
N'ont trouvé qu'un tyran lorsqu'ils cherchaient un père :
Lui-même il a rendu son malheur nécessaire.
Eh! comment supporter un monarque ennemi,
Qui voulut être craint et dut être haï ?
Vous savez que toujours sa constante injustice,
Sous des prétextes vains d'honneurs ou de service,
Dès mes plus jeunes ans m'écartant de ses yeux,
M'exila de la cour où régnaient nos ayeux.
Serait-ce donc à vous de me faire un reproche,
Quand je cède à vos vœux, quand le moment approche,
Où, démentant des bruits long-tems injurieux,
S'ils étaient irrités, je vais calmer les Dieux?
Pyrrhus sera mon fils : ce n'est pas que j'espère
Qu'en lui donnant ma fille il me chérisse en père.
L'un à l'autre étrangers, muets jusqu'aujourd'hui,
Nos cœurs n'ont éprouvé qu'un mutuel ennui.
Je prévois ce Pyrrhus; déjà son âme altière
De l'ardeur des combats se remplit toute entière.
Sa haine et son orgueil attendent du destin,
Le moment d'abaisser l'orgueil du nom Romain.
Oui, je dois l'avouer, dans l'ennemi de Rome,
L'Epire à l'univers peut donner un grand homme :

Mais à ce nom si beau s'il prétend parvenir,
Le passé lui doit seul conseiller l'avenir.
Sa vie...

AMESTRIS.

Ah! pour sauver les jours de l'innocence,
Quand la pitié, seigneur, implora la clémence;
Par le bruit de sa mort, quand mon époux trompé,
Vit le fils d'Æacide au massacre échappé,
Dont les bras, par instinct, sous ces mêmes portiques,
S'attachaient à l'autel de nos Dieux domestiques;
Je crus que votre cœur, désormais généreux,
Serait plus calme au moins, s'il n'était point heureux,
Et que l'ambition un moment aveuglée,
Pourrait par ses bienfaits être encore consolée.

ALCÉTAS.

Je ne vous trompai point : vos pleurs m'ont alarmé.
Sans m'avoir convaincu vous m'avez désarmé,
Madame; il est toujours, à vous parler sans feindre,
Dangereux d'épargner ceux qu'il faut toujours craindre

AMESTRIS.

Quoi, seigneur, vous doutez...

ALCÉTAS.

Je ne m'explique pas;
Mais le trône souvent a porté des ingrats...

AMESTRIS.

Eh! n'a-t-il pas prouvé, dans le sein du carnage,
Un dévoûment pour vous égal à son courage,

Quand de son jeune bras il osa renverser
Un des chefs ennemis tout prêt à vous percer?
Je connais mieux que vous son bouillant caractère;
Il est né violent, mais généreux, sincère.
Du secret de ses jours qui pèse sur son cœur,
La fierté le console, elle sied au malheur.
Vous avez défendu, par un arrêt rigide,
Qu'on rappellât le règne et la mort d'Æacide;
Agénor doit penser que le sang et vos droits
Vous appelaient au trône, ainsi que vos exploits;
Mais bientôt, écoutant un orgueil téméraire,
Il pouvait, mieux instruit, plaindre et venger son père,
Armer l'ambition sous la loi du devoir...
D'un sentiment plus fort l'invincible pouvoir
L'enflamme, l'asservit, et dans son âme atteinte,
L'amour désespéré s'accroît par la contrainte...
Il est digne d'Iphise, et voilà mon bonheur!
J'aime à voir son respect égaler son ardeur;
Son amour me répond de sa reconnaissance,
Et tous deux ils sauraient enchaîner la vengeance.
Tant de droits, de vertus...

ALCÉTAS.

Quoi donc! dès aujourd'hui,
Mon sceptre et mon destin dépendront-ils de lui?
L'Epire l'a proscrit; il n'est plus rien pour elle.
Lorsque de votre cœur la bonté maternelle,
Pour ma fille, en secret, approuvant son amour,

S'est promis qu'il pourrait la mériter un jour;
J'ai pensé, comme vous, que le ciel trop sévère,
Qui refusait un fils aux vœux ardens d'un père,
D'Iphise en sa faveur me demandait la main,
Et protégeait aussi cet illustre orphelin :
Je veux le croire encor : mais, s'il faut le redire,
Ses jours, et cet hymen, et le don de l'empire,
Sont nos bienfaits, madame, et ne sont point ses droits.
Sachez lui rappeler qu'il doit tout à mon choix,
Et que son jeune orgueil craigne de méconnaître,
Dans ce même Alcétas, son beau-père et son maître.
Si je l'attache à moi par ce nouveau lien,
Je veux à mon génie assujettir le sien.
Il devra redouter l'intérêt qu'il inspire,
Avoir, non le regret, mais l'espoir de l'empire;
Il saura ce qu'il fut, mais il doit l'oublier,
Et son sort à moi seul appartient tout entier.

AMESTRIS.

Accordez-moi du moins le droit que je réclame,
Le droit qui m'est bien dû, d'interroger son âme,
De le nommer Pyrrhus, de calmer des regrets
Combattus par l'amour, la gloire et les bienfaits.

SCENE II.

ALCÉTAS, AMESTRIS, IPHISE.

ALCÉTAS.

Au milieu du tumulte et des soins de la guerre,
Mon Iphise est toujours présente au cœur d'un père.

On va vous confier mes projets, mon espoir :
Le bonheur de ma fille est mon plus cher devoir.

SCENE III.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Mon bonheur ! ah ! madame, à la craintive Iphise
Quelle félicité pourrait être permise ?
L'ennemi triomphant a suspendu ses coups,
Pour préparer les fers qu'il nous destine à tous.
Eh ! qui peut désormais arrêter son audace ?
Qui nous garantira du sort qui nous menace ?
La bonté de mon père, en ces momens d'effroi,
Peut-elle en trouver un pour s'occuper de moi ?
Combien je dois bénir sa tendresse et la vôtre !
La mienne au fond du cœur vous unit l'un et l'autre.
Mais vous qui me rendez en m'approchant de vous,
Et mon amour plus tendre, et mon respect plus doux,
Ecoutez, pardonnez à ce cœur trop sensible :
La feinte avec ma mère est un crime impossible ;
Avant tout autre objet, parlez-moi d'Agénor :
Vient-il, ou faudra-t-il long-tems l'attendre encor ?
Ce combat, son courage... aux pleines de Phrygie,
Le sort... dieux ! c'est à nous que vous devez sa vie !
Nous n'implorons de vous aucun autre secours ;
Qu'il vienne, un peuple entier vous bénira toujours.

AMESTRIS.

AMESTRIS.

Il suffit. Vous savez que des mains homicides
Ont tranché les destins du chef des Æacides :
On vous a raconté cette effroyable nuit,
Ce spectacle de mort dont l'horreur me poursuit :
Mais si, dans ces momens de fureur, de désastre,
Pyrrhus, encore enfant, né sous un meilleur astre,
Au fer des assassins dans le trouble enlevé,
Pour le trône en silence eût été réservé...

IPHISE, *à part.*

Je frémis !

AMESTRIS.

S'il fallait qu'à son destin soumise...
Que Pyrrhus vît ses jours unis aux jours d'Iphise...

IPHISE.

Que dites-vous ! ô ciel ! quel projet ! quelle loi !
Tous les maux de l'Etat vont-ils tomber sur moi ?
Quoi donc ! est-ce Pyrrhus précédé du carnage,
Qui vient de ses ayeux réclamer l'héritage ?
Dans cette ville en cendre, au milieu des tombeaux,
Vient-il de cet hymen allumer les flambeaux ?
Ce terrible Phanès mène-t-il à sa suite
Ce monarque inconnu ? Quoi ! vous seriez réduite
A cet excès d'affront, de honte et de malheur,
De livrer votre fille en victime au vainqueur ?

Et sans doute Agénor, à son maître en furie,
Devra sacrifier et son cœur et sa vie ?
Et vous l'auriez voulu ? Vous pourriez m'ordonner
De m'unir au tyran qui doit l'assassiner ?
C'est un autre serment qu'en secret je prononce...
Mes pleurs, mon désespoir vous ont fait ma réponse.

AMESTRIS.

Sachez donc...

IPHISE.

Vous voyez le trouble de mes sens;
A qui puis-je avouer les maux que je ressens ?
Tout dans ce jour fatal ajoute à ma souffrance.
Nos revers, nos dangers accrus par son absence ;
Ce Pyrrhus, ce Phanès, ma terreur, mon devoir,
Ce palais sans défense et mes vœux sans espoir;
Ma douleur qui s'aigrit par la douleur commune.
Ah ! l'on peut pardonner la plainte à l'infortune ;
Et cependant, madame, en ces affreux momens,
J'en atteste le ciel qui seul voit mes tourmens,
Je voudrais, s'il se peut, en souffrant davantage,
Détourner les malheurs que ma crainte envisage.

AMESTRIS.

Iphise, espérez tout; le ciel à vos vertus
Promet, n'en doutez pas, et le trône et Pyrrhus.
C'est lui que vous aimez; oui, c'est lui qui vous aime,
Et Pyrrhus, en un mot, est Agénor lui-même.

IPHISE.

Dieux ! ranimez mes sens : en me dictant vos lois,
Vous approuvez enfin et mes vœux et mon choix.
Agénor... je crois tout : oui, j'en ai l'assurance,
Il respire, madame, et sans doute il s'avance;
Ce héros à l'Epire, à nous si précieux,
Est, puisqu'ils l'ont sauvé, sous la garde des dieux.

AMESTRIS.

Quels cris frappent les airs, quels transports d'allégresse !

IPHISE.

Néoclès vient vers nous, il accourt, il s'empresse.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, NÉOCLES.

NÉOCLÈS.

La fortune, madame, obéit à vos vœux,
Et de ce jour de deuil a fait un jour heureux;
Le vaisseau d'Agénor le descend au rivage :
Le peuple l'environne, et tous, sur son passage,
Annoncent à l'envi, dans leurs cœurs satisfaits,
L'oubli de nos revers et l'espoir des succès.
Déjà...

AMESTRIS.

De mon secret, si j'eusse été maîtresse,
J'aurais, n'en doutez point, instruit votre sagesse;

Je connais Néoclès; mais il faut aujourd'hui
S'armer contre Agénor de tous nos droits sur lui;
De cet esprit fougueux dompter la violence;
A sa franchise altière ordonner la prudence.
Il va, dans peu d'instans, recevoir des bienfaits
Qui doivent de son cœur s'emparer pour jamais.
C'est pour vaincre Phanès, assez de son courage;
Pour se vaincre lui-même il en faut davantage:
S'il devait murmurer, je ne le cèle pas,
Craignons tous qu'il ne soit entendu d'Alcétas?

NÉOCLÈS.

Vous savez que du Roi la pitié rigoureuse,
Rarement d'Agénor rendit l'enfance heureuse;
Ma triste prévoyance a voulu vainement
D'un respect de devoir former un sentiment:
Mais enfin ses vertus et vos bontés, madame...
L'ascendant des bienfaits si puissans sur son âme...

AMESTRIS.

Je compte, Néoclès, sur vos soins, vos secours.
Il serait peu touché du danger de ses jours;
Apprenez cependant que j'attache à sa vie
Les plus chers intérêts qu'Amestris vous confie.

SCENE V.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Qu'ai-je donc entendu, madame ? ah ! dans mon cœur
Vous versez à-la-fois l'espoir et la terreur.
Je ne distingue plus, en voyant vos alarmes,
Quel est le sentiment qui fait couler mes larmes.
Se peut-il qu'Agénor.... Ah ! daignez révéler
Les dangers, les soupçons...

AMESTRIS.

Cessez de vous troubler.
Ces grands événemens dont j'ai dû vous instruire,
J'ai su les préparer, je saurai les conduire :
Espérons tout des dieux : reposez-vous sur moi
Du destin d'Agénor et des bontés du Roi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGÉNOR, NÉOCLES, TROUPE D'ÉLITE

AGÉNOR, *à sa troupe.*

Venez, braves amis, vous dont la même année
Vit consacrer à Mars la noble destinée,
Préférés, comme moi, pour ces postes d'honneur,
Que le jour des dangers réserve à la valeur.
Témoin de vos exploits la rive de l'Astrée,
Non moins que par les Dieux, par vous est illustrée;
Ces lauriers d'Emathie ombrageant vos drapeaux,
Vont être couronnés par des lauriers nouveaux.
Vous mourrez pour l'Etat, ou vivrez pour la gloire.
J'ose à de tels guerriers commander la victoire.
De l'ennemi trompé dans ces sanglans projets,
Après avoir puni l'audace et les succès;
Après avoir chassé de l'Epire avilie,
Ces vainqueurs d'un moment, marchons vers l'Italie.
Lorsqu'aux peuples, aux rois, Rome apprête des fers,
Il est beau de s'armer pour servir l'univers.
L'Occident, fatigué de la grandeur romaine,
Ne veut plus supporter l'arrogance hautaine

D'un ramas d'étrangers, de pasteurs conquérans,
Rebut de l'Ausonie et bientôt ses tyrans.
Dans leur orgueil avide ils mesurent la terre
Comme un tribut certain, garanti par la guerre:
Hâtons-nous, et sachons, plus grands, plus généreux,
D'un futur esclavage affranchir nos neveux.
Tout ce qui vous est cher, vous suit ou vous contemple :
L'un de l'autre rivaux servons-nous tous d'exemple;
Et que ce soir Phanès, qui vainquit loin de nous,
Apprenne à nous connaître en tombant sous nos coups.
Allez.

SCENE II.

AGÉNOR, NÉOCLES.

AGÉNOR.

Je te revois après cinq mois d'absence,
Toi, le premier mortel qu'a chéri mon enfance,
Néoclès, digne ami, dont le cœur n'a jamais
De celui d'Agénor dédaigné les secrets;
Qui m'as fait présumer comme on aimait un père!
Oh! que ton amitié me devient nécessaire!
Par ce fatal amour cruellement blessé,
Je rapporte le trait plus avant enfoncé;
Voilà ma destinée. Emporté par la guerre,
Quand l'honneur m'imposa cet exil volontaire,
Tu pensais que bientôt, soldat ambitieux,
Illustrant ma carrière et mon nom sans ayeux,

La gloire amortirait une ardeur si funeste :
La gloire m'a trahi, tout mon amour me reste ;
Et je dois, sans espoir, de ses feux dévoré,
Et me taire, et mourir près d'un être adoré !
Eh ! pourquoi laissas-tu d'une flamme immortelle
S'élever dans mon sein la première étincelle ?
Pourquoi, sur mon destin tenant mes yeux ouverts,
Ne me disais-tu pas : vous seul dans l'univers,
Devez à tant d'attraits demeurer insensible,
Trouver l'amour cruel, le bonheur impossible...

NÉOCLÈS

Le roi vient.

SCENE III.

ALCÉTAS, AGÉNOR, NÉOCLÈS.

ALCÉTAS.

Vous quittez des drapeaux étrangers,
Et retrouvez ici la guerre et les dangers,
Jeune et brave Agénor : un ennemi perfide,
Sans combats conquérant et sans gloire homicide,
Lorsque la paix au loin dispersait mes soldats,
En brigand furieux envahit mes Etats :
Nos cités dans le deuil, nos campagnes désertes...,
Mais pourquoi rappeler mon injure et nos pertes ?
Tout ce qui m'est ravi doit rentrer sous mes lois :
On ne saura nos maux qu'en comptant vos exploits.

Du

Du peuple, des guerriers cet honorable hommage
M'en confirme, Agénor, l'espoir et le présage :
Leurs vœux de ce retour pressaient tous les instans.

AGÉNOR.

Lorsque l'ordre du roi parvenait dans nos camps,
Le signal du combat et la voix de la guerre,
D'un grand événement avertissaient la terre.
J'espérais triompher, c'était vous obéir,
Et fuir le champ d'honneur ç'eût été vous trahir,
Antigone....

ALCÉTAS.

Comment?... hâtez-vous de m'apprendre
Le sort de tous ces rois, soldats sous Alexandre :
C'est le destin du monde.

AGÉNOR.

Antigone n'est plus ;
Démétrius son fils, dans les plaines d'Ipsus,
Vainqueur, mais imprudent et trompé par la gloire,
N'a connu qu'un moment l'orgueil de la victoire.
Des cent mille soldats rangés sous ses drapeaux,
Trois mille ont survécu... pour des combats nouveaux ;
Nous n'avons pu mourir... nul n'a rendu les armes.
Du courage indompté la fureur et les larmes
S'indignaient de la nuit, qui suspendant nos coups,
Nous exceptait du sort où nous prétendions tous.
Cette grande leçon apprend à mon jeune âge,
Seigneur, que la prudence est aussi du courage ;

Contre vos ennemis j'en saurai profiter.
Mais quels tristes récits me faut-il écouter?
Glaucias si long-tems l'allié de l'Epire,
Par le fer et les feux dévaste cet empire :
Tout fuit, ou d'un Phanès embrassant les genoux,
Implore son mépris pour fléchir son courroux.
Ah! plutôt tout mon sang....

ALCÉTAS.

C'est celui d'un parjure
Qui doit laver l'affront qu'avec horreur j'endure.
Armons tous mes sujets, nul n'est dans ces momens
Du salut de l'Etat, dispensé par les ans.
Déjà, sans me fier au hasard des batailles,
J'ai d'un double rempart entouré ces murailles;
Le tems, le péril presse; à vous, à nos travaux,
La trève laisse à peine un instant de repos....

AGÉNOR.

Du repos! moi, seigneur! ah! je veux de l'armée
Voir renaître à ma voix l'ardeur accoutumée:
Lorsque je sers mon Roi, sa famille et l'Etat,
Vaincre est le seul besoin de leur premier soldat.
Oui, terrassons Phanès, et jusqu'aux bords du Tibre,
Contre un peuple tyran qui veut seul être libre,
Ordonnez que je vole à de plus grands exploits:
Combattre les Romains, c'est protéger les rois.

ALCÉTAS.

Sans doute je reçois ce serment du courage,

Ce magnanime vœu qu'avec vous je partage.
Par les mêmes liens, les mêmes intérêts,
Agénor et son Roi sont unis désormais.
Demeurez, de la reine attendez la présence.

SCENE IV.

AGÉNOR, NÉOCLES.

AGÉNOR.

D'un accueil si nouveau, que faut-il que je pense,
Néoclès? quels discours! est-ce l'adversité
Qui lui commande ici la feinte ou la bonté?

NÉOCLÈS.

Non, seigneur, et j'en crois l'ascendant de la reine,
Un espoir que son cœur me dérobait à peine.
Iphise, avec sa mère, oubliant ses douleurs,
Laissait sur son visage entrevoir d'autres pleurs.
Tout était désespoir, danger dans votre absence;
Tout est gloire et bonheur quand Agénor s'avance.
Mais il est des conseils....

AGÉNOR.

Ah! crains de me livrer
Au chimérique espoir qui pourrait m'enivrer.
Tout s'obstine au secret qu'il faut que je redoute.
Je cherche des amis, des parens!... ah! sans doute,
Puisqu'ils sont inconnus, ils étaient malheureux!
Privé de tout l'amour que j'aurais eu pour eux,

De mon cœur désolé la vague inquiétude,
Au sein de ce palais m'offre la solitude;
Je n'y vois point d'égaux: la stérile amitié
Me révèle toujours l'orgueil de la pitié;
Et lorsqu'un peu de gloire et de bonheur peut-être,
Avec quelqu'avantage ici m'a fait connaître,
En toi seul, Néoclès, j'ai trouvé ce retour
Qu'un cœur sensible et droit cherche en vain à la cour.
J'honore d'Amestris la bonté tutélaire;
Le ciel fait rarement de tels dons à la terre:
Oui; la reconnaissance a des charmes de plus,
Son hommage est bien doux lorsqu'on l'offre aux vertus;
Et quoique d'Alcétas la sombre indifférence
Ait plus l'air du pardon que de la bienveillance,
J'aurais trop à rougir d'être ingrat, et jamais
Je ne veux me soustraire au pouvoir des bienfaits:
Mais enfin le devoir ne remplit point une âme
Où l'amour doit régner, et que la gloire enflamme.
Voilà par quels tyrans, heureux et tourmentés,
Aux grandes actions les grands cœurs sont portés!
Que m'importe après tout ma douteuse existence?
Vas, si j'en crois mon cœur, ma fierté, ma vaillance,
Cet instinct de la gloire et ces transports brûlans,
Dont la beauté d'Iphise a rempli tous mes sens,
Ou ma naissance, ami, doit être peu commune,
Ou le ciel s'est chargé d'agrandir ma fortune:
Là je sens mon destin: j'abandonne en ce jour
L'avenir à la guerre et mon cœur à l'amour.

NÉOCLÈS.

On vient. C'est Amestris.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, AMESTRIS.

AGÉNOR.

Aux ordres de la Reine,
Lorsqu'un revers funeste aujourd'hui me ramène,
Le ciel seconde au moins tous les vœux d'Agénor.
S'il veilla sur des jours qu'il vous consacre encor;
Si, fier de vos regards, il peut enfin abattre
Ce superbe Phanès que son bras va combattre;
Vainqueur et plus heureux offrir à vos genoux....

AMESTRIS.

J'aime ces sentimens que je retrouve en vous,
Agénor; mais je veux avant que la journée
Du trône et de l'Etat fixe la destinée,
Sur vous, sur votre sort, ouvrir ici vos yeux,
Dévoiler mes secrets et les desseins des dieux.
Ce discours aujourd'hui ne doit point vous surprendre.
A d'importans aveux l'Epire a dû s'attendre,
Lorsque, fixant sur vous ses regards incertains,
Elle a vu ma tendresse ennoblir vos destins.
Ce que j'ai fait pour vous j'en jouissais d'avance :
De mes bras protecteurs j'entourai votre enfance;

Et quand votre jeunesse à mes soins assidus,
Annonça des talens et promit des vertus,
Pour un autre avenir j'en dirigeai l'usage,
Et votre gloire enfin a devancé votre âge.
Au sensible Agénor je ne rappelle pas
Les bontés d'Amestris, les bienfaits d'Alcétas.
Je ne l'enchaîne point par un serment vulgaire,
Nul pour un cœur perfide, et vain s'il est sincère.
On est toujours parjure alors qu'on est ingrat :
S'il fallait qu'infidèle à l'honneur, à l'Etat,
A de nouveaux liens, à moi-même...

AGÉNOR.

Ah ! madame,
Un tel mépris pour moi n'entre point dans votre âme ;
Qui peut vous l'inspirer mérite mon courroux,
Puisqu'il ose outrager un cœur formé par vous.
Quels que soient les ayeux que je vais reconnaître,
Loin que de vous ici j'accepte un nouvel être,
Sous le nom d'Agénor vous connaissez ma foi ;
Laissez-moi mon néant s'il était fait pour moi.
Faudrait-il me tirer de cette nuit profonde
Pour qu'un ingrat de plus fût en spectacle au monde?.
Eh bien ! il en est tems... d'un téméraire vœu
Je me punis peut-être en vous faisant l'aveu...
J'aime Iphise, madame, et jamais, je le jure,
Nul mortel n'a brûlé d'une flamme aussi pure.
D'aimer sans espérance on peut être orgueilleux,
Et ne rien demander en adorant les dieux.

AMESTRIS.

J'ai lu dans votre cœur, et de votre franchise
Je suis fière à mon tour, et ne suis point surprise :
Cet amour noble et pur qu'a vu naître Amestris,
Je l'approuve, Agénor, et vos vœux sont remplis.

AGÉNOR.

Que dites-vous, madame? à peine je respire :
Mon bonheur peut lui seul égaler mon délire...
Ah ! sans doute des dieux Agénor descendu...

AMESTRIS.

A ses premiers destins sera bientôt rendu :
Dieux ! vous avez permis que le fils d'Æacide
Fut sauvé par mes mains du fer de l'homicide ;
Mais, inspiré par vous, Alcétas fait bien plus,
Puisqu'il promet sa fille et son trône à Pyrrhus.

AGÉNOR.

A Pyrrhus! quoi ! madame !...

AMESTRIS.

Oui, seigneur, oui vous l'êtes.
Confidens des dieux seuls et muets interprètes,
Nos soins, votre salut, vos jours sont leurs bienfaits :
Adorez comme nous leurs éternels décrets.
Sans doute ils attendaient le jour de la victoire,
Pour avouer Pyrrhus présenté par la gloire,

Fortuné par l'amour. Fier de vos nouveaux droits,
Montrez-nous un héros plutôt qu'un fils des rois.
Hâtez-vous donc, seigneur, sous ces heureux augures,
De combattre, de vaincre et venger nos injures.
Quand le sort de l'Etat est remis en vos mains,
Répondez, fils d'Achille, à de si grands destins;
Mais sachez que des dieux qui vous ont donné l'être,
Descend aussi ce roi qu'ils ont fait votre maître.
C'est vous en dire assez. Il n'est pas tems encor
D'annoncer à l'Epire un autre qu'Agénor :
Jusqu'à la fin du jour différons sa surprise;
Rendez-vous près du Roi, j'y vais trouver Iphise.

SCENE VI.

AGÉNOR, *seul.*

Est-ce une illusion ? ai-je bien entendu ?
Je doute si je veille et je suis confondu.
Moi Pyrrhus ! moi le fils d'un héritier d'Achille,
Pour qui ce nom si grand fut un titre inutile !
Æacide ! Æacide ! ô mon père ! ô mon Roi !
Je ne t'ai donc connu que pour pleurer sur toi !...
Pleurer !... eh ! dans quels lieux aller chercher ta tombe ?
Mon âme à cette idée, et s'irrite, et succombe :
Æacide est mon père, et sur son trône assis,
C'est Alcétas qui règne, et je deviens son fils !
Ma main doit être unie à la main que j'adore.
Dieux ! suspendez du moins ce feu qui me dévore;

Laissez-

Laissez-moi tout entier aux douleurs, aux combats,
Hériter d'Æacide, et non point d'Alcétas.

SCENE VII.

AGÉNOR, NÉOCLÈS.

AGÉNOR.

Reviens, ami; la reine enfin m'a fait connaître
Quel sang...

NÉOCLÈS.

Ah! le premier, je veux bénir mon maître:
De Pyrrhus, de mon roi...

AGÉNOR.

Tu savais...

NÉOCLÈS.

Oui, seigneur.
Je puis donc aujourd'hui laisser parler mon cœur!
Oui, mes yeux seuls ont vu ce que l'Epire ignore;
La reine, aucun mortel n'a pu savoir encore,
Qu'au milieu des bourreaux, avec eux confondu,
J'ai pu tout observer, et j'ai tout entendu.
Je ne pouvais, hélas! opposer à la rage,
Sans arme et dans la nuit, un impuissant courage.
Mais dans un souterrain, du vulgaire ignoré,
Le Roi devait trouver un asile assuré;
J'y cours : à quelques pas une faible lumière
M'offre l'éclat de l'or brillant sur la poussière.

Troublé, rempli d'effroi, je m'arrête, et ma main
Saisit les ornemens du pouvoir souverain.
Immobile d'abord, j'écoute, je regarde;
D'un pas silencieux j'avance, et je hasarde
De porter vers le jour... Sanglant, défiguré,
Un chef de la révolte expirait massacré...
Je ne sais quel instinct tout-à-coup me décide.
Ces traits couverts de sang, ces habits d'Æacide,
Ce corps, méconnaissable à l'œil de la fureur....
C'en est fait : de mes sens je surmonte l'horreur,
Et conjurant le ciel de servir l'imposture,
Je couvre ce soldat de la royale armure.
Je fuis; et les accens du crime et du courroux
Annoncent qu'Æacide est tombé sous leurs coups.

AGÉNOR.

Que dis-tu? ciel! peut-être...

NÉOCLÈS.

Ah! par un bras impie,
Ou dans les eaux du fleuve il a perdu la vie!
Malheur à qui voudrait par ces tristes récits,
Enflammer vos regrets et noircir vos esprits!
La vérité souvent, inutile ou cruelle,
Se cache et laisse encor des dangers autour d'elle.
Pour oublier le crime, apprenez les bienfaits.
Un peuple furieux embrâsait ce palais :
Insensible aux dangers, et muette à l'insulte,
Amestris apparaît au milieu du tumulte;

Amestris, étrangère à ces fatals complots,
Presse les révoltés, en traverse les flots ;
Par l'intérêt du sang et par son cœur guidée,
D'un forfait politique écartant toute idée,
Elle vole, et soudain, feignant votre trépas,
Je vous vois du berceau passer entre ses bras.
« Que je recueille au moins dans ces momens funestes,
« Pour de tristes honneurs ces déplorables restes. »
Elle dit, le remords, le crime, le respect,
Tout ce qui l'entourait recule à son aspect.
Pyrrhus a disparu, mais Agénor respire :
Renaissez pour la gloire, et sauvez votre empire.

AGÉNOR.

Courons vers Amestris ; à ses pieds prosterné,
Je dois... mais à mes yeux son époux courronné...
Ce funeste soupçon, je le perdais près d'elle,
Mon cœur le repoussait, ma douleur le rappelle.
Ecoute... garde-toi de laisser échapper
Le nom des criminels qui l'ont osé frapper ;
Quelque fût en ces lieux leur rang ou leur naissance,
Leur sang pourrait à peine assouvir ma vengeance.
Crains d'avouer le crime ou de le démentir :
De cette horrible nuit, je ne ne veux point sortir ;
En voulant le défendre, on démasque un coupable ;
Tu sais de quels excès ma fureur est capable...
Oui, je dois me venger, je le dois, je le veux...
Je ne puis écouter qu'un devoir rigoureux.

Mes destins sont changés, je suis fils d'Æacide...
Si je ne punis point je deviens parricide.
Apprends-moi...

NÉOCLÈS.

Vous savez à quelle erreur livré,
Par l'excès du pouvoir Æacide égaré,
Des passions du peuple excita la tempête ;
L'effet en est affreux, et...

AGÉNOR.

Néoclès, arrête ;
Ses mânes dans ces murs semblent errer encor ;
C'est Pyrrhus qui te parle, et non plus Agénor.
Ce matin, je pouvais, avec indifférence,
D'un mot injurieux écouter la licence ;
Et je sais qu'en ces lieux avec impunité,
Son sort ou son malheur pouvait être insulté.
Maintenant, Néoclès, innocent ou coupable,
Son ombre devant moi s'élève respectable ;
Elle va désormais s'attacher à mes pas,
Et déjà, dans mon cœur, elle accuse Alcétas.
Tu parais interdit : il faut pourtant connaître
Si dans un bienfaiteur je dois trouver un traître.
Tu détournes les yeux, tu frémis et te tais?

NÉOCLÈS.

Seigneur, la trève expire, et vos soldats sont prêts.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Pardonnez à mon zèle : Alcétas vient d'apprendre,
Seigneur, qu'ici Phanès à l'instant doit se rendre.
D'un tel événement les esprits occupés,
Sont de crainte et d'espoir diversement frappés.

AGÉNOR.

La crainte ! ah ! quand le sort à la valeur contraire,
Voudrait nous avilir, il faut vouloir la guerre.
Cette paix, que l'orgueil daignerait présenter,
C'est lorsqu'on a vaincu qu'on la peut accepter.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMESTRIS, NÉOCLES, IPHISE.

AMESTRIS.

Ma surprise est égale à ma reconnaissance;
Néoclès, je le vois, vos soins, votre silence,
Ce dévouement si pur, cette constante foi,
Pour les mêmes succès conspiraient avec moi;
Mais que fait Agénor? dissipez mes allarmes.
S'il souffre, quelle main doit essuyer ses larmes?
Déjà de son retour Alcétas mécontent,
Reproche mes bontés à Pyrrhus qu'il attend;
Quels obstacles, quels soins?

NÉOCLÈS.

Je l'avouerai, madame,
L'excès du désespoir semble égarer son âme.
Il était plus tranquille, et même à ses douleurs
Vos bienfaits rapellés permettaient quelques pleurs:
Sur les armes d'Achille et sa terrible lance,
Présens dont vous venez d'honorer sa vaillance,
Il jette un œil en feu, les saisit; à mes yeux
Ce n'est plus Agénor, c'est le fils de nos dieux,

C'est son divin ayeul dans sa noble furie,
Sur Hector expirant prêt à punir l'Asie.
Tel est Pyrrhus; il passe, il court dans tous les rangs;
D'un triomphe prochain tous les cœurs sont garants.
Il revient; je le vois agité, hors d'haleine;
D'un cri sourd et sinistre il appellait la haine:
D'Iphise et d'Amestris j'ose invoquer le nom;
Par le nom d'Alcétas sa fureur me répond.
Son âme dès long-tems sombre et préoccupée,
Empoisonne aujourd'hui le trait qui l'a frappée.
Eh! comment le conduire et comment l'arrêter?
Où tout est passion tout est à redouter.
Dans le rang des vertus aisément à son âge,
On place la vengeance à côté du courage;
Le prétexte en est beau, le sceptre en est la fin.
Toujours des vils flatteurs l'invisible venin,
Avant qu'un régne cesse et qu'un autre commence,
De l'héritier des rois infecta l'innocence.
Sans doute la nature en ces momens de deuil,
Absorbe tous ses sens et lui défend l'orgueil;
Mais près de la couronne antique et paternelle,
Dont le passé le prive, ou l'avenir l'appelle;
Près d'un maître....

AMESTRIS.

Achevez...

NÉOCLÈS.

Qui met son premier soin

A n'avoir que lui seul pour juge et pour témoin ;
Qui dans l'art d'observer aussi profond qu'habile,
Ne voit dans un sujet qu'un instrument utile...

AMESTRIS.

Et ne comptez-vous point Iphise et ses vertus,
Le nom sacré de fils que va porter Pyrrhus?

NÉOCLÈS.

Oui : mais Pyrrhus fléchir ! Pyrrhus haïr et feindre !

AMESTRIS.

S'il ose être imprudent, s'il ne sait se contraindre,
Si rebelle à ma voix... Qu'il vienne, je le veux ;
Qu'ici sans différer il se rende à mes vœux,
A mes ordres ; allez.

SCENE II.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Quel nouveau soin vous presse ?
Se peut-il qu'à Pyrrhus un tel discours s'adresse ?
A vos moindres désirs ce cœur reconnaissant,
Comme aux ordres du ciel se montre obéissant.
Son malheur est sacré ; cette même journée
Pour l'Epire et pour moi sans doute est fortunée ;
Pyrrhus

Pyrrhus m'aime, il est roi, mais son père pour lui
N'est qu'une ombre sanglante, et n'est mort qu'aujourd'hui

AMESTRIS.

Que dites-vous, Iphise? ah! dans cette âme altière
Craignons qu'il ne pénétre une horrible lumière.
Je le vois....

SCENE III.

IPHISE, AMESTRIS, PYRRHUS.

PYRRHUS.

Pardonnez: je pensais qu'à vos cœurs
Je devais épargner l'aspect de mes douleurs.
Les immortels et vous jusqu'à ce jour, madame,
Receviez tout mon culte et partagiez mon âme;
Mais lorsqu'ils proscrivaient et mon père et mon roi,
Amestris elle seule était un dieu pour moi.
Ah! lisez dans ce cœur, et jugez mon silence;
Le respect me l'ordonne, et ma reconnaissance
S'exprimerait en vain par d'impuissans discours;
Je veux la ressentir et la prouver toujours.

AMESTRIS.

Allons auprès du Roi, sa bonté souveraine...

PYRRHUS.

D'Alcétas?...

AMESTRIS.

Oui sans doute, et déjà...

PYRRHUS.

De la Reine

J'adore les vertus; sur son front respecté
Des dieux dont nous sortons brille la majesté;
Mais...

AMESTRIS.

Eh bien?...

PYRRHUS.

Oui, c'est vous qui régnez sur l'Epire.
Je reconnais vos droits, votre loi, votre empire....

AMESTRIS.

Suivez-moi.

PYRRHUS.

Je ne puis... Non, ce jour de regrets...

AMESTRIS

Une seconde fois est le jour des bienfaits.

PYRRHUS.

Ah! mon père immolé par un complot perfide...

AMESTRIS.

Dont j'ai sauvé Pyrrhus...

PYRRHUS.

Qu'ont-ils fait d'Æacide?

AMESTRIS.

Imprudent! osez-vous ici m'interroger?
Ce que le ciel voulut, osez-vous le juger?
Recevez ses bienfaits avec reconnaissance,
Et les maux qu'il permet, souffrez-les en silence.

PYRRHUS.

Eh ! pourais-je jamais, ô mânes paternels!
En détestant le crime, aimer les criminels?

IPHISE.

Se pourrait-il, grands dieux?

AMESTRIS.

Quels transports! quel outrage!

IPHISE, *à part.*

Qui peut donc lui dicter cet horrible langage?

AMESTRIS.

Voilà donc d'Agénor les sermens et la foi?
Il pleure sur un père et méconnaît son Roi!
Il vous aime, l'ingrat; et jamais, il le jure,
Nul mortel n'a brûlé d'une flamme aussi pure!

PYRRHUS.

Oui sans doute...

AMESTRIS.

Ecoutez: il en est tems encor;
A ces cruels soupçons si vous donnez l'essor,
Craignez qu'ici...

PYRRHUS.

Moi craindre !

AMESTRIS.

Oui : craignez, téméraire,
D'outrager votre Roi, mon Iphise et sa mère...
J'étais aussi la votre !...

PYRRHUS.

Ah ! soyez pour toujours
L'arbitre de mon sort, de mon cœur, de mes jours ;
Mais voyez mes tourmens, mon désespoir, mon trouble :
Chaque mot les aigrit, chaque instant les redouble.
Puisse un devoir fatal ne me forcer jamais
D'affliger la vertu pour punir les forfaits !

AMESTRIS.

On vient : remettez-vous de ce désordre extrême.

SCENE IV.

ALCÉTAS, AMESTRIS, IPHISE, AGÉNOR.

ALCÉTAS, *à sa suite.*

Vous connaîtrez bientôt ma volonté suprême.
Que les grands et le peuple entrent dans mon palais ;
Vous attendrez mon ordre : introduisez Phanès.
(*à Agénor.*)
Je me plaignais de vous ; oui, mon impatience,
Je l'avoue, Agénor, accusait votre absence,

Tandis que prévenant vos devoirs et mes vœux,
Tout s'animait par vous d'un transport belliqueux.
Des services pareils valent mieux qu'un hommage :
L'hymen de mes bontés vous offre un nouveau gage ;
Iphise.... Mais Phanès ici porte ses pas ;
Joignez-vous à ma cour et ne la quittez pas.

SCENE V.

ALCÉTAS, PHANÈS.

PHANÈS.

Seigneur, quand cet état va tomber sous mes armes,
Je ne viens recevoir ni donner des alarmes.
Les flambeaux à la main, par leur clarté conduit,
Dans vos murs en vainqueur j'entrerai cette nuit :
Vous n'en pouvez douter, et déjà je n'aspire
Qu'à soumettre à mes loix le Molosse et l'Epire.
Je voudrais respecter l'antique majesté
Du séjour des héros par des dieux habité ;
Mais il n'est qu'un moyen d'obtenir ma clémence ;
Mais il n'est qu'un instant pour fléchir ma vengeance.
Votre sceptre....

ALCÉTAS.

Arrêtez, je ne m'attendais pas
Que Phanès en ces lieux vînt braver Alcétas.
Je règne encor sans doute, et le Roi d'Illyrie
N'a pas à son soldat commandé la furie

Dont il vient exercer le ministère affreux.
La guerre a son destin, et s'il est malheureux,
S'il impose aux vaincus quelque grand sacrifice...

PHANÈS.

J'y consens, je le veux : oui, rendez-vous justice,
Tout peut changer sur l'heure. Ecoutez : Glaucias
Ne veut point ajouter l'Epire à ses états :
Un plus noble intérêt a décidé la guerre,
Et seul de son secret je suis dépositaire ;
Mais telle est du vainqueur l'irrévocable loi :
Dans ce jour à ce peuple il veut donner un Roi ;
Ou bientôt ce palais et votre trône en cendre...

ALCÉTAS.

Je pourrais en tomber, je n'en veux point descendre :
De l'affermir encor je vais prendre le soin,
Et vous allez, Phanès, en être le témoin...
(*A sa garde.* (*A Phanès.*)
Que le peuple s'avance ; il saura vous confondre.

PHANÈS.

Et les fers et la mort vont bientôt lui répondre.

SCENE VI.

ALCÉTAS, PHANÈS, AGÉNOR, AMESTRIS, IPHISE, LE PEUPLE.

ALCÉTAS.

Peuple d'Epire, et vous, Molosse redouté,
Dont jamais nul revers n'abaissa la fierté,

Un superbe ennemi veut vous donner un maître;
Je veux nommer un Roi, vous allez le connaître.
Il est du sang des dieux, mes ayeux sont les siens;
Mais il n'est qu'un soldat à vos yeux comme aux miens.
Peut-être il n'aurait dû son rang qu'à sa naissance;
Qu'il le doive à lui-même, à nous, à sa vaillance.
Vous ne l'ignorez pas, Æacide eut un fils;
Il vit, il est présent à vos regards surpris;
Ce fils est Agénor; et le ciel et la Reine
Dans un jour de malheur l'ont soustrait à la haine.
Oui, peuples et soldats, Agénor est Pyrrhus.
Mais qu'importe son nom? ses droits sont ses vertus,
Ses exploits, votre amour. A qui perdit un trône,
Ce n'est pas par pitié que l'on rend la couronne;
Je lui donne ma fille, et je veux aujourd'hui...

PHANÈS. (*à part.*)

Jamais.

ALCÉTAS.

Par de saints nœuds me rattacher à lui.
Je le proclame ici l'héritier de l'Empire.
Vous, Phanès, jugez mieux Alcétas et l'Epire.
Ce peuple de guerriers, s'il cède à son malheur,
Ne souscrit qu'aux traités approuvés par l'honneur.
Abjurez, croyez-moi, la menace et l'outrage.
Si la raison enfin rend justice au courage,
Je consens que Pyrrhus qui va vous écouter,
M'apporte vos projets, s'il les peut supporter.

SCENE VII.

PYRRHUS, PHANES.

PHANÈS.

Approche. Es-tu Pyrrhus? es-tu fils d'Æacide?

PYRRHUS.

Oui, je le suis.

PHANÈS.

Sais-tu quelle main parricide...

PYRRHUS.

Quelle main? vous sauriez.. que dites-vous? ô ciel!
Mais je vois vos desseins; oui, vous voulez, cruel,
Envenimer mon cœur, enflammer ma blessure:
Est-ce à vous de me plaindre et d'armer la nature?

PHANÈS.

Oui, c'est à moi sans doute...

PYRRHUS.

A quels titres et quels droits?..
Phanès, allons combattre...

PHANÈS.

Il est une autre voix
Que tu dois écouter... j'admire ton audace,
Et d'Achille et des Dieux je reconnais la race.
Écoute: si ton père échappé du trépas....

PYRRHUS.

PYRRHUS.

Que dit-il?

PHANÈS.

Si le sort l'apportait dans tes bras,
Et si pour ton malheur et pour le sien peut-être,
Ici même, à l'instant, il se faisait connaître?

PYRRHUS.

Se pourrait-il?.. Comment, et que prétendez-vous?
Ah! mon père du sort épuisant le courroux...

PHANÈS.

Eh bien! s'il respirait? dans un affreux silence,
S'il avait lentement amassé la vengeance?

PYRRHUS.

S'il respirait!

PHANÈS.

Réponds : quel serait ton dessein?

PYRRHUS.

De tomber à ses pieds.

PHANÈS.

Jette-toi dans mon sein.
O mon fils! vas, le sort si long-temps inflexible,
M'a rendu misérable et non pas insensible.

PYRRHUS.

Mon père!..ô nom si doux!.. quel dieu?. par quels secour
Eh! quelle autre Amestris a donc sauvé vos jours?

PHANÈS.

Je ne dois qu'à moi seul ma déplorable vie,
A l'espoir que toujours conserva ma furie,
L'espoir de me venger, aliment des grands cœurs,
A la haine aussi cher que la gloire aux vainqueurs.
A l'aspect de ces murs, tout rappelle à mon âme
Ma puissance, ma honte et le fer et la flamme.
Je vois cet Alcétas, issu du même sang,
Dirigeant les couteaux prêts à percer mon flanc.
Déjà des assassins rugissait la cohorte,
D'un détour inconnu, seul je franchis la porte.
Monarque fugitif, père plus malheureux;
Dépouillant des grandeurs l'appareil dangereux,
A ton berceau, mon fils, je cherchais à me rendre,
Pour mourir avec toi, n'ayant pu te défendre;
Lorsque des conjurés les féroces clameurs,
Qu'une vaine pitié confirmait par ses pleurs,
M'apprennent qu'à l'instant une main meurtrière,
A Pyrrhus, à mon fils, a ravi la lumière.
De tout l'enfer alors évoquant le secours,
Je jurai de haïr et de haïr toujours;
J'étais mort au bonheur, je vivais pour la haine.
Vers ce palais brûlant mon transport me ramène:
Certain de tous mes maux, j'en veux punir l'auteur;
Mon œil et mon poignard cherchent par-tout son cœur.
Mais ce peuple déjà, qu'un autre zèle anime,
Qui ne voit qu'un spectacle où le ciel voit un crime,

Qui blasphème ou bénit, perd ou venge en un jour,
Lassait son nouveau roi de son nouvel amour.
Il fallut exiler ma fureur inutile.
A mes derniers sujets mendiant un azile,
Étranger au soleil, voyageur dans la nuit,
J'abandonne mes pas au sort qui les conduit.
Je pouvais, m'unissant aux rivaux de Cassandre,
Montrer un fils d'Achille aux soldats d'Alexandre;
Mais ces mêmes soldats, en cent climats divers,
Pour se le partager déchiraient l'univers.
Le courage dès-lors me tint lieu d'espérance.
De Dodone à l'Hæmus je parcours la distance;
Sorti de la Mœsie et traversant l'Ister,
Je sentais le besoin d'habiter un désert.
Du Gète belliqueux la solitude aride,
Les bords du noir Euxin, la sanglante Tauride,
M'offrirent la nature en sa muette horreur,
Telle que la voulaient mon destin et mon cœur.
Là, sur le roc assis, comme eux fier et sauvage,
Des animaux guerriers j'admirais le courage,
Le mien s'en accroissait; au bruit sourd des torrens,
A ce choc éternel de tous les élémens,
J'osais mêler ma voix; seul dans l'espace immense,
Je forçais les échos à répéter : vengeance !
Fatigué de mes maux, de mes cris impuissans,
Ce désespoir stérile avait flétri mes sens,
Quand plein d'un feu nouveau je respirai la guerre;
J'unissais mes malheurs aux malheurs de la terre,

Et soldat inconnu, de climats en climats,
Pour nourrir mes fureurs, je cherchai les combats.
La haine incessamment a rencontré la gloire :
Bientôt au premier rang, nommé par la victoire,
Ma solitaire audace a conçu ces projets,
Que le sort favorise et qu'accomplit Phanès.
Sur les bords de l'Astrée, aux plaines d'Emathie,
Alcétas sous mes coups eût exhalé sa vie,
Si d'un jeune guerrier la téméraire ardeur,
Pour sauver son tyran prodiguant sa valeur,
Et de son fer rapide atteignant mon visage,
N'eût arrêté la mort qu'allait donner ma rage :
Vois ces traits sillonnés, ce front cicatrisé. . .
Mon fils ! . . .

PYRRHUS.

Ah ! que Pyrrhus, par la foudre écrasé,
Expie à vos genoux son affreux parricide :
Je suis plus qu'Alcétas l'assassin d'Æacide !
C'est moi ! c'est votre fils... Dieux exterminateurs !
Par la haine invoqués, secondez nos fureurs.

PHANÈS.

Oui, je pardonne aux Dieux ma fatale existence ;
Ils m'ont rendu mon fils pour servir ma vengeance.
Donne-le moi ce fer sur mon sein dirigé,
C'est au sein d'Alcétas qu'il doit être plongé !
Il est le seul coupable, et je suis seul victime ;
Mais c'est en combattant qu'il faut punir le crime,

Non par de vils complots, de lâches attentats;
Qu'il expire vaincu sous l'œil de ses soldats...
On vient, contraignons-nous.

SCENE VIII.

PHANÈS, PYRRHUS, UN GARDE.

LE GARDE.

Du Roi l'ordre suprême
Est que Pyrrhus vers lui se rende à l'instant même.

PHANÈS.

Qu'il sache que Phanès, lassé d'un vain retard,
D'une heure seulement suspendra son départ:
Mais il faut de sa foi qu'il me remette un gage,
Et je n'accepterai que Pyrrhus pour ôtage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCÉTAS, AMESTRIS.

ALCÉTAS.

MADAME, en le plaignant vous voulez l'excuser;
Mais comme vous enfin je ne puis m'abuser.
Les discours de Pyrrhus m'ont par leur violence,
D'un ennemi secret décélé l'influence.
Pour un père à ses yeux, à son cœur inconnu,
Son zèle à cet excès serait-il parvenu,
S'il ne permettait pas qu'on fit naître en son âme
Le noir ressentiment qui me blesse et l'enflamme?
Qu'en peut-il espérer? Tout entier aujourd'hui
Pyrrhus est à l'état, sa douleur n'est qu'à lui.
Pour mériter l'Epire, aussi prompt qu'intrépide,
Qu'il triomphe, et s'il veut, pleure alors Æacide.
Je l'avouerai pourtant, frémissant, égaré,
Au seul nom de Phanès tout son cœur s'est montré;
Sa fureur altérait ses accens, son visage.
L'insolent ennemi l'ose attendre en ôtage,
Comme s'il méritait qu'on remît à sa foi
Le gendre d'Amestris dont j'ai su faire un Roi.

Mais qu'il tremble à son tour. Déjà la renommée,
Docile à mes desseins, reproche à son armée,
Pour prix de ses combats, l'humiliant succès
De conduire en Epire et couronner Phanès;
Et même dans son camp mes secrets émissaires
M'offrent d'autres secours.. que je crois nécessaires.
Il faut les accepter; peut-être dès ce soir,
Le sort aura plus fait que nous n'osions prévoir.

SCENE II.

ALCÉTAS, AMESTRIS, PYRRHUS.

ALCÉTAS, *à Pyrrhus qui entre.*

Oui, portez à Phanès mes refus pour réponse.
Prince, qu'à l'instant même en ces lieux tout annonce
Que Pyrrhus, le soutien et l'espoir de l'Etat,
A côté de son Roi va marcher au combat.

PYRRHUS.

Pyrrhus... à ses côtés croit toujours voir son père :
C'est à ses ennemis qu'il faut jurer la guerre;
Je l'entends.. et vainqueur du crime et du trépas..
Il commande à son fils, arme et conduit son bras.

ALCÉTAS.

Ce n'est pas lui du moins qui vous légue un empire.
J'aime votre valeur et plains votre délire ;
Mais sachez modérer ces regrets impuissans;
S'ils étaient dangereux, ils seraient offensans.

Craignez de vos discours la superbe imprudence :
Je n'ai depuis quinze ans pardonné qu'au silence.
Vous m'entendez ; songez que ce n'est qu'à ce prix
Que Pyrrhus deviendra roi d'Epire et mon fils....
Je vous attends.

SCENE III.

PYRRHUS, AMESTRIS.

PYRRHUS.

Comment supporter cet outrage ?
C'est pour le dévorer qu'il faut tout mon courage..
Inspirez-moi, grands Dieux ! donnez-moi le pouvoir
De prévenir les maux que je crains d'entrevoir !
Vous ne connaissez pas toute ma destinée !

AMESTRIS.

Comment ? de quel secret, Amestris étonnée...

PYRRHUS.

Pyrrhus de le trahir n'a pas la liberté,
Madame ; il vous doit tout, ce secret excepté.

AMESTRIS.

Je ne vous quitte plus : ces fureurs, ce silence,
Dangereux pour vous seul, pour moi sont une offense.
Et moi, Pyrrhus aussi, j'ai su dissimuler,
Quand des bras assassins allaient vous immoler :

Mais

Mais ce fut pour tromper une aveugle furie,
Pour forcer le remords de vous rendre à la vie.
Je me suis de la feinte imposé le devoir.
Mais vous, répondez-moi : quel est donc votre espoir?
Vous me consulteriez, s'il était légitime.
Osez me l'avouer, ou je le crois un crime.

PYRRHUS.

Ah ! dussé-je à vos yeux recevoir le trépas,
Être jugé par vous le plus vil des ingrats...
Je suis plus criminel si je romps le silence :
Madame, pardonnez, Phanès ici s'avance ;
Je connaîtrai bientôt mon sort et mon devoir,
Et s'il dépend de moi, vous pourrez tout savoir.

AMESTRIS.

Qu'il parte ce Phanès, qu'au fond de l'Illyrie
Il aille ensevelir sa honte et sa furie.
J'ignore si Pyrrhus peut former d'autres vœux ;
Mais ici, devant lui, j'en atteste les Dieux,
Qui reçut mes bienfaits sentira ma colère ;
Qu'il sache qu'avant tout je suis épouse et mère.
Adieu.

SCENE IV.

PYRRHUS, PHANES.

PHANÈS.

De l'ennemi tu m'apprends les refus;
Alcétas en effet peut-il livrer Pyrrhus?
Je ne sais quel respect pour ces murs, cette ville,
Qu'à l'égal de Larisse aima le fils d'Achille. . .
Brûler mes monumens, régner sur des débris!
C'est la seule pitié dont mon cœur fut surpris.
Je commande à des chefs aussi vains qu'ils sont braves,
Jaloux dans les combats et dans les cours esclaves.
A peine j'en impose à mes soldats vainqueurs;
Ils n'ont que leur courage et n'ont pas mes fureurs.
Pour investir ces tours et pour briser ces portes,
La trève m'a donné de nouvelles cohortes :
C'étaient là tous mes vœux. Si j'ai feint les regrets
De voir couler le sang de mes ingrats sujets,
Il m'en a trop coûté d'affecter la clémence;
La victoire, pour moi, n'est rien sans la vengeance :
Hâtons-nous d'y courir, viens: sortons de ces lieux;
Viens avec moi, mon fils. . .

PYRRHUS.

Tonnez sur moi, grands Dieux!

PHANÈS.

Qu'entends-je? des remords! mon fils, es-tu coupable?
As-tu trahi ton père?

PYRRHUS.

Ah! ce mot seul m'accable.
Je dois haïr sans doute, et dédaignai toujours
Cet ennemi cruel qui proscrivit vos jours.
La pitié d'Amestris, en trompant sa furie,
D'un bienfait importun a surchargé ma vie;
Et si le soupçon seul de ce noir attentat
Justifiait mon cœur du besoin d'être ingrat,
Quand je suis votre fils, quand je vois son ouvrage,
Sans doute à ma douleur doit s'égaler ma rage.
Mais des objets sacrés, mais Iphise!.. Amestris!..

PHANÈS.

Eh bien?

PYRRHUS.

Vous lui devez les jours de votre fils:
Cette reconnaissance aussi tendre, aussi pure,
Dans mon cœur si long-temps remplaça la nature!..

PHANÈS.

Ah! lorsqu'à mes fureurs je vois un libre cours,
Oses-tu me parler de bienfaits et d'amour?
Parle-moi de punir; et tout-à-l'heure encore
Ne menaçais-tu pas ce mortel que j'abhorre?
Quand sur le cœur d'un fils a palpité mon cœur,
J'ai cru du sein des morts voir sortir un vengeur;
Serait-ce un ennemi?... quoi donc! veux-tu m'entendre
Prier notre assassin de t'accepter pour gendre?

Quand j'ai vaincu mon sort et conquis mes États,
Quand prête à l'écraser la foudre arme mon bras,
Faut-il donc, déposant ma victoire et ma haine,
M'associer au joug du tyran qui t'enchaîne?
Et pour mieux t'acquitter de ses honteux bienfaits,
Faut-il lui raconter tous les maux qu'il m'a faits?
Faut-il. . .

PYRRHUS.

Ah! pouvez-vous, par ce soupçon infâme,
Avilir votre fils et dégrader son âme?
Le tourment que j'éprouve est celui de l'honneur.
L'amour ajoute encore aux vertus d'un grand cœur.
Tous deux parlent au mien, Seigneur, et s'il balance,
C'est d'un père sur eux attester la puissance.
Car enfin tout ce peuple à mes ordres soumis,
Dont le cœur, devant vous, parlait à votre fils,
Qui grand dans ses dangers, fier dans son espérance,
De l'État ébranlé m'a commis la défense;
Puis-je, vil déserteur et criminel nouveau,
Ce matin son idole et ce soir son bourreau,
Pour prix de son amour, pour prix de son hommage,
Le fuir pour reparaître entouré du carnage?
Déchirer, tout sanglant, les drapeaux des guerriers
Où ma main triomphante attacha mes lauriers?
Sous ces murs, mon asile, et ces voûtes fumantes,
Puis-je voir Amestris et sa fille expirantes,

Après m'avoir chassé de leurs cœurs irrités,
Exhalant tous les noms que j'aurai mérités?
A cet horrible aspect tout mon cœur se soulève.
Avant que sous mes yeux un tel forfait s'achève...
L'Épire a ses héros, Seigneur, n'en doutez pas;
Vétérans de la gloire, ils étaient vos soldats;
Peut-être...

PHANÈS.

Ils triomphaient quand ils suivaient leur maître:
Ils ont fui devant moi...

PYRRHUS.

J'ai pu les mieux connaître...
Avec eux j'ai vaincu... que dis-je? Ah! pardonnez
Cet orgueil criminel à mes sens consternés.
Que m'importe la gloire? elle a perdu ses charmes;
D'Achille vainement j'aurai touché les armes;
Il me faut abjurer et l'espoir des succès
Dont mon cœur s'enivrait quand vous étiez Phanès,
Et l'ardeur des soldats par moi-même enflammée,
Et la victoire enfin promise à mon armée.
La gloire, le devoir, tout m'appelle aux combats,
Et tout au même instant enchaîne ici mon bras.
Ah! Seigneur, si du moins la trève prolongée...
Soit crainte ou repentir, si l'Epire changée...

PHANÈS.

Adieu.

PYRRHUS.

Que faites-vous ?

PHANÈS.

Prétends-tu m'arrêter

J'ai perdu les momens où j'ai pu t'écouter.
Profane et révolté, vas, cours et ceins ta tête
Du bandeau paternel dont tu fais ta conquête.
Précipite tes pas à cet hymen fatal;
De vengeance et de mort c'est un nouveau signal.
Il me fallait un fils pour augmenter ma haine.
Eh bien ! suivons tous deux le sort qui nous entraîne.
Vas, mon cœur et mes yeux un instant abusés,
Vont oublier les pleurs qu'en ton sein j'ai versés.
Alcétas et les siens, criminels et complices,
Au carnage échappés marcheront aux supplices.
Sous un sceptre d'airain rugissant dans les fers,
L'Epire servira d'exemple à l'univers.
Tu n'auras pas long-tems joui de mes dépouilles.
Non : tu n'es plus Pyrrhus, quitte un nom que tu souilles.
Tu fus mon meurtrier, et tu veux l'être encor;
Je suis toujours Phanès, tu n'es plus qu'Agénor.

PYRRHUS.

Non : je suis votre fils; non, le ciel en colère
Ne m'aura pas en vain vu maudit par mon père.
Attendez... je vous suis... Je ne me connais plus !
Que vois-je ? Iphise, ô ciel !...

SCENE V.

PYRRHUS, IPHISE.

Iphise.

Vous me fuyez, Pyrrhus?
Quelle sombre douleur! quel transport vous agite!
Quelle horreur vous jettez dans mon âme interdite!
De grâce éclaircissez... Est-ce Phanès ou moi
Dont la fuite ou l'aspect vous cause un tel effroi?
«Ah! quels que soient les maux où le sort nous expose,
» Pour moi vous les doublez en m'en cachant la cause:
» Je ne veux les savoir que pour les partager,
» Les sentir avec vous, avec vous m'affliger...

Pyrrhus.

Iphise!...

Iphise.

Eh bien?...

Pyrrhus.

Voyez dans mon âme égarée
L'excès du désespoir dont elle est déchirée!
» N'accusez point l'amour! immuable, éternel,
» Aussi tendre et sacré que mon sort est cruel,

Nota. Les vers marqués par des guillemets ont été supprimés à la représentation.

»Puisqu'il fut sans espoir, il fut sans doute extrême :
»Accusant de mes feux et le ciel et moi-même,
»Adopté par pitié, j'osais être jaloux
»De tous les sentimens qui s'adressaient à vous.
»J'oubliais mon destin; par une audace indigne,
»Enorgueilli d'amour mon cœur s'en croyait digne;
»Pour vous j'aimai la gloire, et peut-être en effet
» La gloire fut pour moi votre premier bienfait. *
»Mais, Iphise, aujourd'hui plaignez un misérable
Qui ne peut rien vouloir sans faire un vœu coupable;
Pour qui, n'en doutez point, le trépas serait doux,
S'il pouvait le trouver en combattant pour vous.

IPHISE.

Quoi! ce jour où le trône et la main d'une amante...

PYRRHUS.

Le trône!... frémissez d'horreur et d'épouvante!...
C'est celui d'Æacide...

IPHISE.

Où va monter son fils.
Quel transport à ce point peut troubler vos esprits?..

---

* Ces vers ont aussi été supprimés. Après ce vers :

L'excès du désespoir dont elle est déchirée,

Pyrrhus ajoute :

Vous croyez que le ciel remplissant tous nos vœux,
Vous montre ici Pyrrhus favorisé des dieux!
Eh bien! en cet instant plaignez un misérable.

» Je

» Je conçois que Pyrrhus, sensible avec courage,
» Offre aux mânes d'un père un douloureux hommage;
» Qu'il joigne sans détour les regrets au bonheur,
» Et les soins de la guerre à ceux de sa grandeur...
Mais... d'un autre intérêt, d'une plus sombre idée,..
Je ne le vois que trop, votre âme est obsédée...
Ne le romprez-vous point ce silence odieux?
Oui: vous voulez me fuir, vous évitez mes yeux;
Vous m'aimez, vous, Pyrrhus?

PYRRHUS.

Ah! si je vous offense,
C'est qu'avec mon secret sortirait ma vengeance;
Je la retiens à peine, et ne puis sans frémir,
Chercher dans mes devoirs celui qu'il faut remplir.

IPHISE.

C'est celui de l'amour, des bienfaits, de la gloire,
D'une perte lointaine écartez la mémoire,
Respectez vos destins, et n'allez pas chercher
Des secrets malheureux qu'ils ont voulu cacher.
*La mort avec un père avait dû vous confondre;
Vous vivez; Alcétas n'a plus rien à répondre.
Apprenez, à l'aspect de votre vain tombeau,
Que chacun de vos jours est un bienfait nouveau.

---

* Les vers suivans, supprimés dans les deux premières représentations, ont été presque tous rétablis à la troisième.

Peut-être... pour vous seul, le doute est une injure.
Mais... je vous crois ingrat, infidèle, parjure :
Pyrrhus!..

PYRRHUS.

N'achevez pas...

IPHISE.

Eh bien! ne parlons plus
D'amour, d'hymen, de nœuds, de sermens superflus;
Je lis dans vos regards l'insulte et la menace.
A la reconnaissance a succédé l'audace;
Il vous tarde déjà de vous voir couronner :
Vous voulez me haïr et vous voulez régner.
D'un fils religieux affectant les tendresses,
Vous voulez exercer vos fureurs vengeresses,
Et sur un trône offert, au lieu de vous asseoir,
Du destin faire un crime et du meurtre un devoir.
Et voilà ce Pyrrhus! Des bourreaux préservée,
Sa vie à ce forfait était donc réservée!
Ma mère aura soustrait à l'Epire en courroux
Le bras qui dut un jour massacrer son époux;
Et son ambition, trompant la renommée,
Comme ses bienfaiteurs aura séduit l'armée!
Allez, allez combattre, et de votre valeur
Vous faire un nouveau titre en revenant vainqueur!
Ou plutôt redoutez Iphise et sa colère :
C'est à travers mon cœur qu'il faut frapper mon père.

Venez... tous vos transports peuvent être oubliés,
Pyrrhus ; soyez son fils, et tombons à ses pieds.

PYRRHUS.

Prenez plutôt ce fer ; mais avant que j'expire,
Connaissez donc enfin votre fatal empire.
Oui, vous rendrez justice aux maux que j'ai soufferts :
Je n'emporterai point mes secrets aux enfers ;
Ils sont tous révélés, et de la nuit profonde
Un témoin échappé va les produire au monde.

IPHISE.

Que dites-vous ? quel traître assez digne de foi
Oserait accuser et mon père, et son roi.

PYRRHUS.

Ce témoin...

IPHISE.

Je frémis...

PYRRHUS.

Terrible, inexorable...
C'est mon père.

IPHISE.

Æacide ? ô moment redoutable !

PYRRHUS.

» C'est mon père, c'est lui.

IPHISE.

Dans quel égarement !...
» Ecoutez-moi, Pyrrhus. Où donc ? en quel moment ?

PYRRHUS.

» Ici, presqu'à vos yeux.

IPHISE.

Quel prestige!

PYRRHUS.

Ici même.

IPHISE, *à Alcétas qui entre avec Amestris.*

N'avancez pas, seigneur, « ah! dans son trouble extrême,
» Egaré, furieux....

PYRRHUS.

Il peut braver mes coups;
Il est invulnérable entre Amestris et vous.
Mais je veux achever d'éclaircir ce mystère :
Phanès est Æacide, Æacide est mon père;
Ses jours sont assurés, que m'importent les miens?

SCENE VI.

ALCÉTAS, AMESTRIS, IPHISE.

ALCÉTAS.

Se peut-il!. quoi! Phanès.. comment? par quels moyens?..
Holà! gardes.

AMESTRIS.

Qu'entends-je?

IPHISE.

O mortelles alarmes !

ALCÉTAS, *à un garde.*

Que Pyrrhus à l'instant rende en vos mains ses armes;
Votre foi m'est connue. Allez : vous veillerez
Sur ses pas, sur ses jours, et vous m'en répondrez.
Hâtez-vous.

AMESTRIS.

Ah ! seigneur, à votre destinée,
Si l'âme d'Amestris fut toujours enchaînée,
Ne précipitez rien : ne perdons pas les fruits
Des projets généreux que le ciel a conduits.
Pyrrhus est dans vos mains, vous combattez son père:
De ce dépôt sacré, noble dépositaire,
Entre les dieux et vous craignez de prononcer.
Vous ne répondez point ?... pouvez-vous balancer ?
Le ciel qui par mes mains sauva votre victime,
S'il ne le prévient point, saura punir le crime.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, NÉOCLÈS.

NÉOCLÈS.

Du départ de Phanès le bruit s'est répandu,
Seigneur; sous vos drapeaux Pyrrhus est attendu.

Par ses soins, son aspect, la valeur ranimée
Demande ce héros, l'espoir de votre armée.
Chefs et soldats, sortis de la ville et des camps,
En bataillons nombreux sont placés dans leurs rangs.
Impatiens de gloire et de combats avides,
La vengeance et Pyrrhus sont leurs dieux et leurs guides.
De l'armée ennemie un Molosse échappé,
Rapporte que Phanès dans son espoir trompé,
Entend frémir l'envie et murmurer la haine;
Que la rébellion sourde encor, mais prochaine,
Menace...

ALCÉTAS.

A mes soldats je vais montrer leur roi :
Les soins de ce grand jour n'appartiendront qu'à moi.
Peut-être mon armée, en son aveugle ivresse,
Préfère de Pyrrhus l'audace et la jeunesse ;
Mais dans le champ de Mars s'il put se signaler,
Celui qui l'instruisit saura bien l'égaler.
C'est assez, Néoclès ; et vous rentrez, Madame ;
Je puis sentir aussi quelque trouble en mon âme ;
Laissez-moi toutes deux.

SCENE VIII.

ALCÉTAS, *seul.*

Voilà donc mes secrets,
Et de justes soupçons confirmés par Phanès !

De mon ambition l'audacieux génie
A cessé, je le vois, de veiller sur ma vie...
Æacide ou Phanès, il subira son sort.
Qu'importe sous quel nom il recevra la mort ?
Mais ce n'est point assez. Cette rumeur publique
M'annonce pour Pyrrhus un amour fanatique.
Son absence l'accroît : si je veux le cacher,
D'ici, mort ou vivant, ils viendront l'arracher.
Le rendre dans leurs mains c'est livrer ma couronne,
Et ce n'est pas ainsi qu'Alcétas l'abandonne.
Mais, si je présentais à ce cœur exalté
Un père à secourir contre un camp révolté.
De devoirs opposés cet étrange assemblage,
Un combat inégal, un effréné courage...
C'est là mon seul espoir; craignons de retarder,
Où tout est dangereux, il faut tout hasarder.

FIN DU QUARIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, NÉOCLÈS.

PYRRHUS.

PENSES-TU, Néoclès, que l'enfer implacable
Ait mis plus de tourmens dans le cœur d'un coupable?
Que jamais un mortel des Dieux abandonné,
A souffrir tous mes maux ait été destiné ?
Est-ce là leur justice ? A mes devoirs fidèle,
La vertu m'a séduit; j'ai tout perdu par elle.
Tourmenté sans remords et sans crime enchaîné,
Je maudis l'innocence où je suis condamné.
Quel mélange inoui de gloire et de misère !
Je n'ai donc hérité que des fureurs d'un père.
Grands Dieux ! j'étais Pyrrhus, et dans ce jour d'horreur,
Je n'attends qu'un poignard prêt à percer mon cœur.
Mon destin l'a voulu; le tyran qui me brave
M'a fait un moment roi pour m'immoler esclave.
Eh ! que font mes guerriers ? où donc est leur Pyrrhus ?
Ce peuple, son amour ?...

NÉOCLÈS.

Aux murmures confus

succéderont

Succéderont bientôt leur fougue et leur ivresse.
Entendez-vous ces cris ? on s'avance, on se presse,
Et je crains. . .

PYRRHUS.

Comme toi, je connais Alcétas;
Mais si leur zèle, ami, doit hâter mon trépas,
Il me console au moins en assurant ma perte;
Et l'espérance enfin à ma haine est offerte,
Que pour venger Pyrrhus, expiré sous leurs yeux,
Les coups qu'il dut frapper seront portés par eux.

NÉOCLÈS.

C'est Alcétas. . .

PYRRHUS.

Avant de consommer son crime,
Le lâche! il vient sans doute insulter sa victime.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉTAS, GARDES.

ALCÉTAS.

Le tems presse, Pyrrhus; ce n'est plus le moment
D'écouter l'un et l'autre un vain ressentiment.
Votre gloire, l'Etat et le salut d'un père,
A ces grands intérêts tout vous rend nécessaire.
Dans le camp d'Æacide un parti révolté,
S'est aux derniers excès en tumulte porté.

Lorsque par un destin où vous n'osiez prétendre,
Loin de combattre un père, il faut l'aller défendre,
L'arracher à la mort, ressaisir vos États,
Allez, de vos guerriers précipitez les pas;
A nos vainqueurs surpris reportons nos alarmes :
Il faut vaincre, Pyrrhus, et je vous rends vos armes.

PYRRHUS.

Mes armes !

ALCÉTAS, *au garde qui les tient.*

Les voici.

PYRRHUS.

Quels que soient vos projets,
Je jure que Pyrrhus ne les rendra jamais.

SCENE III.

ALCÉTAS, NÉOCLÈS.

ALCÉTAS.

(*Apart.*)

Arrêtez, Néoclès. Quelqu'ardeur qui l'entraîne,
Sa valeur cette fois sera tardive et vaine.
Néoclès, quand le ciel m'annonce son courroux,
J'ai besoin d'un garant, et j'ai compté sur vous.
Moins guerrier qu'assassin, Phanès dans le ravage,
S'enflammait des succès de son affreux courage.

Mes soldats fugitifs, tout ce peuple effrayé,
N'attendaient rien du sort et rien de la pitié;
J'ai cédé : poursuivi de l'amour de l'Empire,
Fatigué du fléau qui planait sur l'Epire,
J'ai d'un bras étranger accepté le secours,
Et de Phanès enfin on m'a vendu les jours;
C'est lui qui dut périr, et du fer homicide,
L'irrévocable coup tombe sur Æacide :
Je puis m'en applaudir; mais si de ce forfait
La triste vérité dévoilait le secret,
A l'Epire, à Pyrrhus montre-la toute entière :
Dis que dans ce Phanès je n'ai pu voir son père;
Je l'ai connu trop tard, et dans un tel danger,
Peut-être le destin n'a rien voulu changer :
Mais auprès d'Amestris, son époux, et ton maître,
Plus criminel qu'il n'est ne voudrait point paraître.
Tu le vois, Néoclès, je ne m'aveugle pas;
Et si Pyrrhus échappe aux hasards des combats,
Vas, je sais quel parti le vrai courage inspire,
Et vainqueur ou vaincu, je mourrai roi d'Epire.
Viens, suis-moi.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

Quand mes soins devraient être indiscrets,
Seigneur, éclairez-moi sur vos nouveaux projets.

Pyrrhus sort menaçant, et déjà dans mon âme
De noirs pressentimens. . .

ALCÉTAS.

Rassurez-vous, Madame;
Mais je dois l'avouer, mon sort dépend du sien :
Il remplit son devoir; je vais remplir le mien.
Quelque victime ici qu'un ciel vengeur choisisse,
Croyez-en Néoclès, il me rendra justice.
Si Pyrrhus dédaignait la fille d'Alcétas,
C'est celle d'Amestris que je laisse en ses bras...
Adieu, madame. . . adieu.

SCENE V.

AMESTRIS, *seule*.

Tout fuit, tout m'abandonne!
Un souvenir fatal seul ici m'environne :
Dans leurs divers pensers mes esprits confondus,
Ne peuvent m'expliquer Alcétas ni Pyrrhus.
Pyrrhus... suit son devoir, on vient de me le dire!
C'est toujours m'affliger, et ce n'est pas m'instruire.
Je vois par-tout un crime, et par-tout un devoir;
Ou plutôt...

SCENE VI.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Ah! Madame, il nous reste un espoir,

Dans le choix des dangers pénible préférence !
Pyrrhus court vers son père, il vole à sa défense ;
Tout menace Æacide, et sans un prompt secours,
Ses soldats révoltés auront tranché ses jours.
Le Roi plus généreux, dans ce péril extrême,
D'armer le bras d'un fils s'est empressé lui-même.
Pyrrhus. . .

AMESTRIS, *vivement.*

Que dites-vous ? Æacide et son fils,
Par l'ordre d'Alcétas, vont être réunis ?

IPHISE.

Oui, madame, et déjà l'on entend dans la plaine...
Mais quoi ? votre œil en pleurs vers moi se tourne à peine.

AMESTRIS.

Il est tant de revers que je dois présager !...
Plus grande est la valeur, plus grand est le danger...
Oh ! que les immortels protègent leur ouvrage...

IPHISE.

A ces plaintifs accens, à ce morne langage...
Malheureuse !.. Ah ! Pyrrhus ! et j'ai pu dans ces lieux
Lui laisser, sans pitié, mes soupçons pour adieux.
J'insultais son silence, et j'outrageais son âme ;
Il croit que j'ai douté de l'ardeur qui l'enflamme :
Il croit m'entendre encor, dans l'horreur du combat,
Lui prodiguer les noms de perfide et d'ingrat....

Ingrat!... et dans l'excès d'une juste colère,
Sa vengeance immobile a respecté mon père !
Furieux, mais soumis, fier, mais à vos genoux,
Il asservit sa haine à son amour pour nous.
Jamais Pyrrhus coupable. . .

AMESTRIS.

Ils le sont tous peut-être.
La haine et la vengeance ont bientôt fait un traître.
Ce ne sont point ici des guerriers généreux,
Combattant pour l'honneur; ce sont des furieux
Qui ne peuvent céder au sort qui les rassemble,
Voir le même soleil et respirer ensemble.
Eh! comment détourner les maux dont je frémis?
Quel Dieu concilierait leurs destins ennemis?
Peut-être d'Alcétas la fille infortunée,
Bientôt s'indignera du malheur d'être née !
Quel que soit le forfait, dans un deuil éternel,
Peut-être il nous faudra pleurer un criminel.
Oui, je crois voir des cieux descendre la vengeance.
En vain, dans mes tourmens, je cherche l'espérance;
Je confonds mes devoirs, mes alarmes, mes vœux.
Toi, qui lis dans ce cœur sensible et malheureux,
J'implore ta clémence et non pas ta justice :
Je t'offre de mes jours le triste sacrifice :
Protège Iphise, ô ciel! et termine mes maux!
L'Epire et l'univers ont besoin d'un héros.
Détourne d'Alcétas... Quels cris se font entendre?

Quel sang aura coulé ? quel sang va-t-on répandre ?
Quelle est donc la victime et quel est l'assassin ?
Ah ! je sens tous leurs traits s'enfoncer dans mon sein.
Barbares ! arrêtez... le désespoir m'accable.

IPHISE.

Eh ! pourquoi donc attendre un sort plus misérable ?
Allons, courons, madame, et précipitons-nous
Aux pieds et dans les bras d'un père et d'un époux.
De l'orgueil dans leurs cœurs quel que soit le murmure,
On peut les effrayer des cris de la nature.
Oui, je veux voir Pyrrhus, Æacide, Alcétas ;
Je veux les implorer, m'attacher à leurs pas,
Faire parler l'honneur et l'amour le plus tendre :
Je veux les désarmer, ou du moins les défendre ;
Et pour les sauver tous égalant leur fureur,
Sous leur coupable fer, je vais placer mon cœur.
Vous balancez, madame, et vous croyez sans doute
Qu'on n'ose point braver des dangers qu'on redoute ?
Eh bien ! laissez-moi seule abréger mes tourmens :
Entre ces ennemis. . .

AMESTRIS.

Iphise, il n'est plus tems.

SCENE VII.

NÉOCLÈS, LES PRÉCÉDENS.

AMESTRIS.

Néoclès, juste ciel! qu'allez-vous nous apprendre?
Quel revers? ah! mon cœur frémit de vous entendre!
Quoi! Pyrrhus, Alcétas?...

IPHISE.

Tous mes sens sont glacés.

NÉOCLÈS.

Pyrrhus est roi, madame.

AMESTRIS.

Ah! c'est en dire assez.

NÉOCLÈS.

Des soldats consternés la menace et la plainte
Redemandaient Pyrrhus captif dans cette enceinte:
Pyrrhus leur est rendu: mais seule sur ses pas,
Sa brave légion part et vole aux combats.
Tous nos guerriers alors, dans leur jalouse audace,
De ce jeune héros voulaient suivre la trace;
Lorsqu'Alcétas accourt, les arrête, et sa voix
Leur en impose encor pour la dernière fois.
Mon zèle cependant près de Pyrrhus me guide;
J'arrive..mais, grands dieux! quel spectacle! Æacide
Expire

Expire sous mes yeux, un poignard dans le flanc,
Entre les bras d'un fils tout couvert de son sang.
La douleur de Pyrrhus ajoute à son courage ;
Et tandis qu'il répand la terreur, le carnage,
Notre armée approchait : à l'aspect du héros,
Les soldats transportés font retentir ces mots :
C'est lui ! c'est notre Roi ! c'est Pyrrhus qui doit l'être !
C'est Pyrrhus désormais que nous voulons pour maître !
Alcétas se retourne avec un froid dédain :
Muet, il les contemple, et découvrant son sein,
Dans les rangs ennemis s'enfonce avec furie.
Percé de mille traits il a perdu la vie...
Tout est connu. Pyrrhus, au chef Illyrien
Accorde en ce moment un secret entretien :
Et moi, quelques malheurs que j'annonce à la Reine,
Je n'ai point dû laisser sa douleur incertaine ;
Et j'apporte à ses pieds mon hommage, ma foi,
Mon dévouement pour elle et des vœux pour mon roi.

AMESTRIS.

Hélas ! une douleur et profonde et durable,
Doit graver dans mon cœur ce spectacle effroyable.

IPHISE.

Je reconnais au moins qu'en ce jour odieux,
L'honneur est à Pyrrhus, le malheur vient des dieux.

SCENE VIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, PYRRHUS, SA SUITE.

PYRRHUS, *à sa suite.*

Quels que soient du complot les auteurs homicides,
Les dieux ou mon épée ont puni les perfides.
Dans le roi Glaucias, je ne reconnais plus
Qu'un ami généreux que doit chérir Pyrrhus.
Madame, en ces momens à jamais déplorables,
Vous savez si mon cœur ou mon bras sont coupables,
Si complice du sort, j'ai causé vos douleurs.
Que ne puis-je à lui seul imputer nos malheurs!
Votre époux...

AMESTRIS.

Arrêtez : j'ajoute à sa mémoire,
A ses droits, tous les miens, seigneur, et je veux croire
Que sans vous imposer des devoirs superflus,
Pour le seul avenir vous devenez Pyrrhus.
Un Roi dont la valeur mérita la couronne,
L'affermit sur son front au moment qu'il pardonne.
Ne parlons plus de crime; oubliez de punir :
Qui veut se faire aimer doit-il jamais haïr?

PYRRHUS.

Ah! que tant de vertu me désarme et m'entraine!
Je ferai succéder la justice à la haine.

Je régnerai par vous : c'est du cœur d'Amestris
Que j'attends les conseils que doit chérir son fils.
De tous mes sentimens, je sais que par avance
J'ai, sans la mériter, reçu la récompense ;
J'en connais tout le prix. Quelque tems différé,
Je jure mon bonheur par vous deux assuré.
L'Epire en vous toujours verra sa souveraine.
Qu'ici tous les honneurs environnent la Reine.
Soldats, rendez-lui grâce, au nom de votre Roi,
Des bienfaits immortels qu'elle a versé sur moi.
Et vous, mes compagnons, soutiens de ma puissance,
Vous, témoins et garans de ma reconnaissance,
Devant elle inclinez vos fronts victorieux.
Achille à notre hommage applaudit dans les cieux.

FIN.

VARIANTE
DU CINQUIÈME ACTE.

L'AUTEUR persuadé que l'on désirerait des détails circonstanciés sur les événemens du cinquième acte, avait essayé de donner au récit une couleur plus dramatique. A la seconde représentation, il s'est hâté de réduire ce récit à la plus simple exposition des faits : cependant, après en avoir supprimé ou changé quelques vers, il croit devoir les rétablir pour la lecture.

Des soldats consternés, la menace et la plainte
Redemandaient Pyrrhus captif dans cette enceinte:
Pyrrhus leur est rendu; mais seule sur ses pas,
Sa brave légion part et vole aux combats.
Tous nos guerriers alors, dans leur jalouse audace,
De ce jeune héros voulaient saisir la trace,
Lorsqu'Alcétas accourt, les arrête, et sa voix
Leur en impose encore pour la dernière fois.
J'avais suivi ses pas. Vers le fils d'Æacide,
Mon zèle impatient et m'appelle, et me guide.
Des armes sur le sol les débris dispersés,
Les cris sourds des mourans sous les morts entassés,
Garans de ses fureurs, jusqu'à lui sans obstacle,
Me traçaient le chemin. Mais, grands dieux! quel spectacle!

Un poignard dans le flanc, son père entre ses bras,
Hâtait par sa fureur l'instant de son trépas.
Il menaçait encor : son œil fixe et farouche,
Prononçait le seul mot expiré dans sa bouche.
Vengeance est le serment qu'il commande à son fils;
Il n'a pas été vain. L'Illyrien surpris
Que Pyrrhus se livrant à l'ardeur qui l'emporte,
Oppose à son armée une aussi faible escorte,
Ranime ses soldats, rallie en mugissant
Ces escadrons, vainqueurs quand Pyrrhus fut absent;
Ils osent espérer dans leur féroce joie,
Enfermer le héros qui doit être leur proie:
Vain espoir ! Ses guerriers en colonne pressés,
Comme le trait dans l'air avec lui sont passés.
Bientôt de la stupeur le désordre est la suite;
Ce n'est plus un combat, c'est la mort, c'est la fuite.
Egorger sans défense est pénible aux grands cœurs,
Et la victoire enfin a lassé les vainqueurs.

Fixant alors les yeux sur ce champ de carnage,
Avec un sombre effroi Pyrrhus voit son ouvrage;
L'ennemi qu'il immole est un ami vengeur,
Qu'arma pour Æacide un roi son protecteur.
Par ce trait douloureux sa grande âme blessée,
Recueillait son destin dans sa morne pensée.
L'armée est près de nous : à l'aspect du héros,
Les soldats transportés font retentir ces mots :
C'est lui ! c'est notre roi ! c'est Pyrrhus qui doit l'être !
C'est Pyrrhus désormais que nous voulons pour maître !

Alcétas se retourne avec un froid dédain ;
Il s'arrête muet, et les armes en main,
Contemple tour à tour et Pyrrhus, et sa lance ;
Il paraît un moment consulter la distance :
Puis, rejetant au loin et sceptre, et javelot,
Sur son coursier rapide il s'élance aussitôt,
Dans les rangs ennemis s'enfonce, et leur furie,
De son cœur à nos yeux a fait sortir la vie.

IPHISE.

Mon père !

AMESTRIS.

O jour horrible ! ô destin rigoureux !

NÉOCLÈS.

Madame, pardonnez de pénibles aveux.
Tout s'arrête et se tait : effrayé du supplice,
L'assassin de Phanès nommait un grand complice ;
Mais avec moi bientôt il affirme à Pyrrhus,
Et je l'atteste aux dieux, aux vainqueurs, aux vaincu
Que le ciel seul alors connaissait Æacide ;
Et la mort aussitôt a puni l'homicide.
Tout est connu : Pyrrhus, au chef Illyrien,
Accorde en ce moment un secret entretien :
Et moi quelques malheurs que j'annonce à la reine,
Je n'ai point dû laisser sa douleur incertaine,
Et j'apporte à ses pieds mon hommage, ma foi,
Mon dévouement pour elle, et des vœux pour mon roi.

RÉFLEXIONS

SUR LA TRAGÉDIE

DE PYRRHUS,

ET

SUR L'ART DRAMATIQUE.

Si cette tragédie n'avait pas obtenu du public un accueil que je n'osais espérer, peut-être aurais-je trouvé quelque consolation dans les jouissances que m'a procurées mon travail. Je l'avouerai, j'éprouve en ce moment quelque embarras dans l'expression de ma pensée. Je ne voudrais pas me présenter comme un homme étranger à la littérature dramatique, qui par une présomption aveugle, se serait flatté de concevoir et d'écrire une tragédie dans un âge avancé. Je ne voudrais pas non plus que l'on exagérât cette témérité, en supposant que des travaux honorables ne m'ont pas permis de cultiver avec fruit les beaux-arts. L'amour des lettres aurait été le besoin le plus impérieux de ma vie, si j'en avais espéré la gloire et le bonheur. Mais enfin rien ne m'a détourné d'une passion plus raisonnable. J'ai constamment médité sur les chefs-d'œuvre des anciens et sur les ouvrages les plus distingués des modernes; et c'est ainsi que l'exercice et l'application de l'esprit aux productions des autres, peut suppléer au travail personnel, et faire retrouver dans un tems plus reculé une partie des moyens acquis sans



l'intention d'en faire usage. Si cette apologie paraissait exagérée, la franchise avec laquelle je vais parler de cette tragédie de Pyrrhus, obtiendra peut-être plus d'indulgence. Un auteur impartial doit entrer plus avant dans la conscience de ses fautes, que le censeur le plus ingénieux à les chercher.

Je me permettrai quelques réflexions préliminaires : elles ne sont pas neuves pour ceux qui ont le bonheur et le tems d'analyser les plaisirs de l'illusion dramatique ; elles ne peuvent être indifférentes à ceux qui négligent d'étudier les sensations qu'on leur procure. Ce n'est pas ici un traité, ce n'est pas même un essai : c'est le compte rendu de quelques réflexions fugitives ; c'est une espèce de conversation écrite, moins grave seulement que les préceptes didactiques.

Il est reconnu que de tous les intérêts qui composent le domaine de la tragédie, le plus puissant est celui de la pitié produite par un malheur immérité : la condition des personnages tragiques fait nécessairement ressortir leurs infortunes : les honneurs, la puissance et la gloire sont les instrumens des passions heureuses et d'une prospérité facile. L'on agrandit sans y songer les revers ainsi que les personnes : on les compare à soi-même dans une proportion colossale ; et l'amante d'Orosmane, la fille d'Agamemnon feraient couler moins de larmes si nous les privions de leurs rangs. Remarquons néanmoins que l'attendrissement ne peut jamais se prolonger sans s'affaiblir, que les yeux séchés une fois s'ouvrent plus difficilement à d'autres pleurs ; qu'il n'existe, et que peut-être il ne peut exister un seul ouvrage où le cœur exercé par une sensibilité délicate, éprouve une émotion continue. Toutes les tragédies grecques de ce genre, tous les ouvrages modernes en sont la preuve. Les larmes dépendent non seulement du sujet, mais aussi du poëte, du personnage représenté, de l'acteur qui le représente, et beaucoup aussi de la disposition de l'auditeur : cela est si vrai que

que souvent, à la même représentation, un spectateur est dans les larmes, tandis qu'un autre sourit de la sensibilité de son voisin. Peut-être ne doit-on attribuer cette différence de sensations qu'au mélange mal entendu de la pitié et de la terreur qui devraient être inséparables. Le goût, dans tous les arts, consiste essentiellement dans la justesse des proportions : trouver ces proportions, voilà tout le problême. Si la cause, les moyens et les effets de la terreur ne sont pas en harmonie, si les situations ne sont pas le produit des caractères, si les caractères ne se soutiennent pas dans les situations données, si des expressions exagérées veulent peindre une action hors de la nature et de la vraisemblance, tous les efforts de l'art sont impuissans : des manœuvres trop évidentes détruisent tout l'enchantement de l'optique. La froide combinaison d'une barbarie criminelle*, bien loin de faire ressortir l'énergie d'un grand caractère, avilit même le sentiment de la vengeance, sentiment qui serait honorable s'il était réduit à son élévation naturelle. Toutes ces exceptions à l'humanité produisent sans doute des effets très-sensibles, mais tristes, douloureux, pénibles. On voudrait fuir le spectacle que l'on voit, l'oublier quand on l'a vu. Je ne suis plus pour quelques heures à Rome, en Grèce, ou chez un peuple policé; plus de charmes pour le cœur, pour l'oreille et pour l'esprit : je ne rapporte plus dans ma famille cette émotion amie de l'âme et du goût, qui m'attache au plus noble des arts ; ce sentiment de plaisir,

* Le mot crime afflige l'âme et déplaît à l'oreille, lorsqu'il s'applique à une action dramatique; non que ce mot ne soit propre à tout forfait qui trouble l'ordre de la société, quels que soient les criminels; mais parce qu'on suppose toujours que l'infamie est atténuée par des circonstances fortes et par des caractères exagérés. Les crimes, dramatiquement parlant, sont les effets des passions souvent nobles, quoique toujours impardonnables.

d'attendrissement et de bonheur qui me rend plus cher tout ce qui m'environne. Je cherchais à placer ma pitié, vous ne m'inspirez que de l'horreur : je suis environné d'assassins, abreuvé de poisons : je frémis moins du danger de l'opprimé que de l'atrocité de l'oppresseur. J'ai le besoin de les bannir tous de ma pensée.

Je le répète, la terreur n'est vraiment dramatique que lorsque l'attendrissement l'accompagne : elle doit avoir ses lois comme la pitié elle-même a sa raison : j'aime des passions violentes, rares si l'on veut, mais vraisemblables, mais possibles : je ne puis accorder un intérêt soutenu qu'à des situations que je m'explique : je veux plus encore ; je veux que le personnage paraisse plus pénétré que moi-même du sentiment qu'il me commande, et du malheur que je déplore.

L'admiration, autre ressort de la tragédie, ressemble trop au genre démonstratif dans l'éloquence oratoire, pour captiver des auditeurs qui exigent des émotions plus passionnées. Ce genre offre aussi des difficultés très-dangereuses. Par combien de combinaisons il faut graduer les actions supposées de son héros ! Combien de sacrifices l'auteur fait à la vérité, à la vraisemblance, à son talent même, pour traverser cette filière de détails qu'il exagère pour les rendre intéresssans, ou qu'il affaiblit pour qu'ils ne dominent point sur le trait principal. C'est alors qu'arrivent des épisodes étrangers, des personnages inutiles et subalternes ; c'est alors que le style devient aussi terne que les idées. Alors on prodigue les sentences emphatiques d'une philosophie mal appliquée; les déclamations contre les grands, que l'on dénonce à la superstition de la jeunesse; les menaces, les injures que les acteurs, hors de la scène, ne se permettraient pas plus entre eux que les personnages qu'ils représentent.

Ce n'est pas ainsi que l'on peut suppléer au développement des caractères, à la logique des passions qui, toutes différentes qu'elles sont de la raison, n'en ont pas moins leur marche et leurs degrés. L'admiration, pour être dramatique, étant nécessairement exaltée, la mesure est très-difficile à saisir. Si l'auteur a l'âme, ou trop ardente pour s'arrêter avec discernement, ou trop calme pour s'élever avec chaleur, il court tous les dangers d'une disgrace, sans pouvoir espérer de grands succès.

Entre ces ressorts connus de la tragédie, la terreur, la pitié, l'admiration, il en existe plusieurs autres qui deviennent plus ou moins heureux, en raison du talent qui les essaie. Je ne parle point ici de la politique, qui ne peut se dévoiler sur le théâtre qu'environnée des intérêts du premier ordre. On aimerait à les voir liés au sort des nations plus encore qu'à celui des individus qui les gouvernent. Mais le génie seul peut enfanter ces prodiges de l'art; le génie seul peut les entendre et les juger.

Les combinaisons dont il s'agit, en s'éloignant plus ou moins des premières, peuvent encore être avouées par le goût et la raison : mais elles seront toujours inférieures à cette conception franche, à cette inspiration du génie qui s'empare d'une seule idée, ne s'en distrait jamais, la poursuit dans toutes ses nuances, la développe dans des situations bien ménagées, et la conduit par gradation à de grands résultats. Les anciens et les modernes n'ont produit que très-peu d'ouvrages distingués par cette pureté d'exécution et de motifs. Si j'avais acquis le droit d'énoncer une opinion, je tenterais de la justifier en analysant sous ce rapport presque tous les chefs-d'œuvre qui font la gloire et l'ornement du théâtre. J'offrirais peut-être la preuve que le genre mixte est celui qui de nos jours, et surtout en France, appartient le plus à notre scène. L'intérêt que l'on inspire peut approcher d'un sentiment plus vif, ou plutôt d'une sensation plus attachante

que la simple curiosité, et c'est ainsi que nous pouvons étendre et multiplier nos jouissances. On ne se méprendra pas sans doute sur le sens véritable de cette idée: on ne croira pas que j'approuve la dégradation du premier théâtre du monde, que je veuille accoutumer les oreilles ou les yeux aux prestiges d'une imagination désordonnée, au bruit des armes sans dangers, aux convulsions réelles produites par les convulsions simulées. Non, il ne faut agiter l'âme que pour l'enchanter et l'ennoblir. Les tragédies grecques en général ne produisent qu'un sentiment. Presque toutes les nôtres en excitent plusieurs. Je ne sais si je me rends bien compte à moi-même de ce genre que je voudrais appeler mixte. Cependant je plains Iphigénie en admirant Achille : j'admire Mithridate comme guerrier en plaignant Monime comme amante. Fondre ensemble ces intérêts sans qu'ils se nuisent ou se séparent, c'est un secret de l'âme et du goût, que Racine possède dans un degré de perfection, dont on éprouve le sentiment mieux qu'on ne peut le définir. Peut-être aussi la magie du style est-elle ici d'une nécessité première? On peut être indulgent par distraction, lorsque l'âme s'attache avidement à l'intérêt qui l'entraîne; mais l'oreille est plus difficile lorsque le cœur est moins ému; et c'est aussi par cette raison que le lecteur tranquille est bien plus sévère que l'auditeur passionné.

Le public, les critiques, les acteurs, les amis même, tous répètent constamment le mot *action*, et toujours *action*, lorsqu'il s'agit d'une production dramatique. Je crois que l'on ne s'entend pas assez sur l'expression et sur l'idée. Certes on ne veut pas dire que les personnages doivent agir physiquement; ce serait demander une pantomime parlée, ce qui est une contradiction dans le sens et dans les mots. Agir dramatiquement, c'est donc produire, dans un caractère donné, un sentiment dont quelque événement intéressant est la cause ou la suite. Cette défi-

nition est incomplète sans doute : ce n'est qu'un aperçu que j'indique, et sous ce rapport partiel, je le crois assez juste. Je dis partiel, parce que l'on ne manquerait pas de m'objecter comme action physique et théâtrale, tous les poignards tragiques ; celui de Séïde, d'Orosmane, etc., la coupe de Cléopâtre, etc., etc. Mais à ces actions appelées jadis coups de théâtre, et qui font exception au plus grand nombre de tragédies, j'opposerai toutes celles de ce poëte inimitable, l'éternel prodige de notre scène. On ne trouve dans Racine aucune autre action matérielle et visible que celle du poison présenté un moment à Monime. Eh ! dira-t-on cependant que partout l'action, que j'appèle alors le sujet, ne se développe pas, ne s'agrandit pas, ne se consomme pas avec une perfection de force et de sagesse, d'intérêt et de convenances, d'imagination et de style qui doivent désespérer tout blasphémateur et tout profane ? Dira-t-on qu'Agrippine n'agit pas, quoiqu'elle n'ait plus aucun pouvoir d'agir ? quoiqu'elle, n'empêche ni l'exil de Pallas, ni la mort de Britannicus ? Que Mithridate n'agit pas, quoiqu'il détaille dans plus de cent vers le projet d'envahir Rome, détail étranger en apparence aux trois amours dont Monime est alarmée ? Dira-t-on que Clytemnestre n'agit pas, quoiqu'un événement étrange lui rende Iphigénie ? Tous ces développemens de passions, tous ces épanchemens des cœurs fiers et sensibles, heureux ou misérables, cruels par ambition ou par vengeance, faibles avec des vertus, criminels avec des remords ; tous ces vers, toutes ces expressions trouvées dans l'âme du poëte, et transmises au ravissement des auditeurs, ne sont-ce pas là des actions dont les tableaux sont mille et mille fois préférables aux objets mêmes ? Oh ! qu'il est égaré l'auteur qui cherche des effets tumultueux et fugitifs ! Qu'il est malheureusement organisé l'auditeur qui ne conçoit que par les yeux et ne jouit que d'un spectacle.

Je ne m'aperçois pas qu'en prolongeant ces réflexions, en par-

lant de chefs-d'œuvre, je fais involontairement la critique de mon ouvrage. Qu'il me soit permis d'en justifier quelques détails. Je dois ici faire un aveu ; sa sincérité serait attestée par des personnes dont on ne récuserait pas le témoignage. Cet examen de *Pyrrhus*, je l'ai rédigé il y a plus de deux ans. Je n'ai rien changé depuis à mes observations. J'ai pensé seulement que ma déférence pour MM. les journalistes, la reconnaissance que je dois à la distinction personnelle dont ils m'ont honoré, exigeaient de moi une réponse plus approfondie sur quelques objets de leur critique. Je ne releverai point des erreurs dans leurs extraits : la célérité à laquelle ils sont condamnés par la curiosité publique, les justifie. Je ne rétablirai pas quelques vers qui ne sont pas les miens, quoique cités avec éloge. Le spectateur et le lecteur reconnaissent parfaitement ces différences, et l'auteur se retrouve bientôt à sa place. Je suis d'ailleurs trop satisfait de ce qu'on m'accorde, pour réclamer ce qu'on me refuse. J'avoue cependant que je n'ai jamais bien conçu comment un censeur, quelque prompte et facile que soit l'habitude de ses conceptions, se flattait de saisir, dans le cours d'une première représentation souvent tumultueuse, le plan, la conduite, le caractère et le style d'une tragédie; comment dans quelques phrases rédigées en quelques minutes pour une impression nocturne, il s'instituait partie publique, et même juge du plus pénible et du plus dangereux des ouvrages. Je craindrais, moi, d'arriver au spectacle avec mes préventions, et d'en sortir avec les préventions des autres ; de compromettre mon jugement ou ma véracité, en analysant ce que j'aurais cru au lieu de ce que j'aurais dû entendre ; en supposant que l'auteur, quel qu'il soit, n'a fait avant, pendant et après son travail, aucune des réflexions que je lui présente comme une inspiration nouvelle. Je me hâte de répéter ici que ce n'est plus la tragédie de Pyrrhus que je défends. Je m'estime heureux, très-heureux d'avoir fait sortir d'une

combinaison très-défectueuse, ainsi que je vais le prouver, quelques scènes, quelques vers qu'on a jugé n'être pas indignes du théâtre français. Je proteste que tout ce qni va suivre n'est qu'une discussion purement littéraire, à laquelle j'attacherais beaucoup plus de prétention, si je défendais un autre ouvrage.

Lorsque j'ai voulu faire une tragédie, je me suis arrêté à une conception qui, sans être entièrement nouvelle, m'a paru très-dramatique. J'ai voulu qu'un jeune homme ardent, impétueux, organisé pour les passions les plus nobles, fût placé entre les devoirs de la piété filiale d'un côté, et de l'autre ceux de la reconnaissance et de l'amour. J'ai voulu que sa naissance fût inconnue, qu'il eût été élevé sous un nom supposé, à la cour d'une reine qui lui eût sauvé la vie; que le roi, époux de cette reine, eût profité d'une révolution qu'il aurait provoquée pour s'asseoir sur le trône à la place du père de mon héros dont il était parent; que ce père, cru mort depuis long-tems, reparût sous un autre nom; que secouru par un roi voisin, il rentrât dans ses états en conquérant; qu'il mît le siége sous les murs de la capitale, séjour des rois; que le jeune prince, déjà distingué par des victoires, fût absent à cette époque; que les dangers pressans, le désespoir du peuple, sa confiance dans le guerrier qu'il chérit, déterminassent le roi à le rappeler, à déclarer sa naissanee, à le nommer l'héritier du trône en lui donnant sa fille unique : j'ai voulu que son père fût présent à cette proclamation, que dans une scène amenée naturellement, ce roi détrôné et conquérant se fit connaître à son fils, et qu'il en résultât une opposition de sentimens et un combat de devoirs. Ce n'est donc point un trait d'histoire que j'ai saisi : j'ai au contraire cherché dans l'histoire un événement et des noms que je pusse appliquer à mon roman. Justin, Plutarque, etc. m'ont appris qu'AEacide, roi d'Epire et descendant d'Achille, avait été chassé du trône par Néoptolème; que Pyrrhus, fils d'AEacide,

avait été sauvé et porté à Glaucias, roi d'Illyrie, qui l'avait rétabli sur le trône. C'est le sujet d'une tragédie de Crébillon. Il est évident que je n'ai rien emprunté de cet auteur. Le nom d'Alcétas appartient aussi à la famille des AEacides, et je l'ai préféré à celui de Néoptolème, sans avoir égard aux autres démentis que me donnait l'histoire. D'ailleurs toute cette famille d'Achille appartient presque à la fable poétique. Aristote, Corneille et Racine permettent aux poètes tragiques d'altérer des incidens; c'est surtout dans de pareils sujets que cette licence est pardonnable. Encore un mot de l'avant-scène.

La conduite d'Amestris, dit-on, peut bien paraître le produit du caractère qu'on lui suppose. Elle ignore les projets d'Alcétas ; elle apprend que le palais est rempli de révoltés ; elle y vole avec courage, avec cette conscience du respect que l'on inspire. Mais comment le roi laisse-t-il la vie à cet enfant qu'il a voulu faire périr avec son père ? Je réponds : Si Amestris a sauvé Pyrrhus et caché son larcin jusqu'au moment où le roi, son époux, pouvait être clément sans danger, il est évident qu'Alcétas, dont j'ai fait un ambitieux capable d'un crime politique, n'est pourtant pas un monstre sans pudeur. Il veut régner, il règne. Mais lorsque Pyrrhus lui est présenté, long-tems après, par une épouse vertueuse et suppliante, qu'il respecte et qu'il aimerait, si l'ambition pouvait aimer ; lorsqu'il n'y a aucun danger pour lui à ne pas être assassin féroce, pourquoi refuserait-il un moyen presque expiatoire à sa conscience? Pourquoi ne donnerait-il pas le trône à sa fille en y plaçant un autre héritier d'Achille ? Cette conduite n'a rien d'un *tyran sans courage ;* et pourtant quelques critiques ont ainsi caractérisé Alcétas, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot, pas un seul fait dans la pièce qui justifie cette dénomination. Il est, au contraire, présenté sous des rapports, sinon opposés, au moins très-différens : les circonstances seules le

paralysent

paralysent : c'est une faute dans le plan, mais non pas dans la situation d'Alcétas. Amestris aussi ne pourrait se plaindre qu'après avoir dit, en parlant de ces grands événemens :

J'ai su les préparer, je saurai les conduire.

Elle n'est plus qu'un instrument secondaire. Mais combien de princesses aussi illustres sur la scène pourraient la consoler par leur exemple? On agit dramatiquement, lorsque l'on contribue par son caractère, et même par sa présence, à l'effet général. Léontine ne contribue pas au dénouement d'Héraclius ; Jocaste est purement passive, etc., etc. J'ajouterais beaucoup d'autres personnages à ceux que j'ai déjà nommés. Quoique la situation soit assez forte dès le premier moment, quoique l'intérêt paraisse se renforcer et se compliquer au second acte, cependant il y a peu d'action proprement dite, dans cette pièce où les développemens sont prolongés. Au premier acte, Amestris fait connaître à Iphise qu'Agénor est Pyrrhus. Au second, elle découvre à Agénor qu'il est Pyrrhus, fils d'AEacide. Il en résulte pour le spectateur, qui connaissait, dès la première scène, tous ces secrets, une lenteur d'exposition qui le fatigue. Sans doute, c'est une condition rigoureuse de l'auditeur de se mettre précisément à la place du personnage qu'il écoute; mais c'est un devoir de l'auteur de ne placer son juge lui-même que dans une situation qui l'occupe et l'intéresse. J'ai cru faire supporter ce dont on est instruit, par la curiosité de ce qu'on veut apprendre. Agénor, après avoir annoncé l'ennemi des Romains, épanche une âme fière, mélancolique et profonde dans celle de Néoclès, son gouverneur et son ami. Il n'est pas Pyrrhus; mais il est digne, il a besoin de l'être. Il fait à la reine l'aveu de son amour pour Iphise avant d'être instruit de sa naissance. Amestris le place sous l'œil des dieux en lui parlant d'Alcétas. Si ce n'est pas là de l'action, c'est

au moins ce qui peut la faire espérer, et un second acte comporte l'achèvement des notions nécessaires.

Eh bien ! toute cette apologie ne justifie pas à mes yeux les défauts qu'il fallait mieux dissimuler, s'ils étaient inévitables. Si Alcétas, qui n'est ni sans dignité, ni sans jugement, croit pouvoir donner sa fille et son trône à Pyrrhus ; si Amestris se répond à elle-même de la soumission et de la reconnaissance du héros, il n'existe aucun danger pour personne dans ces deux premiers actes. Pyrrhus, retenu par des considérations plus fortes que le désir d'une vengeance inutile et peut-être funeste, ne se livrera qu'à des chagrins, à des ressentimens passagers ; il ne se portera pas à des crimes. Alors l'intérêt, sans porter tout-à-fait à faux, est médiocre, insuffisant. Ce défaut est dans le plan ; il est inexcusable. On a besoin d'espérer que Phanès renouera l'action plus fortement, et vivifiera la tragédie ; c'est ce qu'exige un troisième acte. Alors je commence à demander grâce en faveur d'un caractère que l'on a jugé fortement prononcé. Eh ! pourquoi se défendre du plaisir que ce Phanès a paru faire en attaquant sa vraisemblance ? La tragédie, en la comparant à un autre art, doit-elle toujours présenter la vérité de face, et jamais de profil, et quelques traits reconnaissables n'indiquent-ils pas suffisamment la ressemblance ? Est-il donc dramatiquement impossible qu'un roi banni ait l'orgueil de rester seul dans un désert, d'éviter partout sa honte et de s'abreuver de son fiel ? Est-elle donc impossible cette idée de chercher la guerre pour se consoler par la gloire et la vengeance ? Il est des objections plus sérieuses, et les voici : Comment AEacide s'expose-t-il aux yeux qui pourront le reconnaître ? Quel interêt peut l'amener près d'Alcétas ? Je réponds : Toute l'Epire est persuadé qu'AEacide a péri. Il a régné peu de tems ; il a toujours éloigné de sa cour Alcétas. Une longue misère, un teint basané, un habit étranger,

des blessures au visage, la presque certitude de ne voir qu'un moment le seul Alcétas dont il est peu connu, tous ces détails justifieraient une indiscrétion dangereuse, et j'invoque ici la vraisemblance dramatique et suffisante.

Je deviens plus hardi, et j'ai peine à regarder la démarche d'AEacide comme une inconséquence. Ce prince a pu se hâter d'employer le ravage et l'incendie pour parvenir aux murs de Buthrote sa capitale. Mais pourquoi *brûler ses monumens*, *régner sur des débris*, et se faire à lui-même des maux irréparables? Il doit le croire, il se croit maître de son Empire: avec un caractère aussi fougueux, avec des succès aussi décisifs, à l'aspect de ce palais héréditaire où il a régné avec tout l'orgueil du despotisme, il doit être pressé d'y rentrer sans le détruire. Il est odieux aux chefs de son armée, aux soldats indignés d'obéir à cet étranger inconnu; il n'a pas un moment à perdre. D'ailleurs, il faut satisfaire la critique, j'avouerai qu'AEacide commet une imprudence. Eh bien! quel personnage tragique fait toujours ce qu'il y a de mieux dans sa situation et dans son intérêt? Cent exemples prouveraient, au contaire, que presque toujours les situations fortes sont le produit de démarches hasardées. J'ajoute qu'il se trouve une grande différence entre des actions téméraires, dont l'effet est fatal à celui qui les hasarde, et celles qui échappent aux périls qu'on a courus. Cette observation n'est point une subtilité, puisque la démarche n'étant point funeste, le spectateur la justifie sans s'en douter, et je me range parmi les spectateurs.

J'ai prévu les objections contre le récit qu'AEacide fait à son fils des maux qu'il a soufferts; et j'éprouve quelque répugnance à les combattre. Comment ne pas juger simple, naturel et nécessaire, l'épanchement et le bonheur d'un père qui parle pour la première fois de ses tourmens à un homme, à son fils, au fils dont il pleurait la mort? Quelle soif de la ven-

geance et de l'Empire ne céderait pas à l'ascendant, au cri de la nature? Ils sont seuls : leurs premiers momens sont à leurs âmes; les seconds seraient à leurs intérêts; on les sépare. Eh! ne m'a-t-il pas fallu parvenir à ce troisième acte, en suppliant, pour ainsi dire, l'attention des auditeurs? Oui, Pyrrhus doit dans cette scène appartenir sans restriction à son père; il le voit, il l'entend, il l'a blessé, il est, il doit être à ses pieds, dans ses bras, dans son cœur. Après l'avoir quitté il ne veut pas cesser d'être fils; mais il ne veut pas cesser d'être amant : voilà, je crois, la marche du cœur humain, telle au au moins que je me plais à la connaître. Trahir son père est impossible; être ingrat et parjure est impossible. Les poignards et les poisons causent des douleurs bien plus faciles et moins aiguës que ces combats de l'âme : c'est ma faute si je j'ai pas su les exprimer.

Me voici parvenu aux objections les plus décourageantes, à celles auxquelles je ne répondrai que par un aveu qui me rendra moins excusable. J'ai senti, dès le moment où j'ai conçu la tragédie de Pyrrhus, qu'il fallait s'abandonner à une présomption dangereuse en exécutant un pareil plan. J'ai tout étudié, tout reconnu. J'ai appelé à mon secours tous mes faibles moyens : j'ai cherché dans l'esprit ce que le génie seul aurait dû faire, si toutefois le génie n'avait pas rejetté cette conception toute entière. J'ai travaillé péniblement ma pensée; j'ai cherché des palliatifs où je ne trouvais pas de remèdes. Pour tout dire enfin, j'ai eu l'orgueil de croire que quelques détails jugés heureux, et l'expression quelquefois juste de sentimens élevés obtiendraient grâce pour des défauts attachés au sujet même. Oui, il y a dans tout ce cinquième acte, dans le dénouement, dans tout ce qui l'annonce, l'amène et le termine, un embarras, et, si je puis ainsi m'exprimer, une fatigue de ressources, une combinaison artificielle dont les

ressorts décèlent l'insuffisance et la faiblesse. Je ne sais si l'on me saura gré de reconnaître des difficultés que je n'ai pas vaincues, et si cette espèce d'amour-propre, assez nouveau, me sera pardonné ; mais le problème que j'avais à résoudre m'a toujours paru insoluble, et je suis bien plus confirmé dans cette opinion par la diversité des critiques écrites ou parlées qu'il m'a fallu subir. En effet, Pyrrhus, reconnu roi, prêt d'épouser Iphise qu'il aime avec fureur (non pas subitement, comme on l'a dit), mais depuis qu'il peut aimer, gendre d'Amestris à laquelle il doit la vie, son amante et le trône... doit-il massacrer ce peuple, sa mère adoptive et son épouse?... (Lisez cette scène du quatrième acte.) Eh ! quand il voudrait être vil, ne semblerait-il pas qu'il va librement donner le bras au généra ennemi, traverser le palais, les rues, et croire que les portes de la ville assiégée vont s'ouvrir à sa voix ?

Non, Pyrrhus ne peut suivre son père, ni le combattre. Je reste imperturbable dans cette opinion, en me soumettant à toutes les autres condamnations de la critique. Ce n'est pas tout : je dis que Pyrrhus deux fois vainqueur, déjà héros, ne peut être passif dans sa propre cause, et recevoir le trône comme l'enfant Joas dans Athalie; et voilà encore une des difficultés du sujet. Autre objection. Alcétas fera-t-il égorger Pyrrhus, car on voudrait, n'importe comment, le voir agir? Mais Pyrrhus est connu; mais il est l'idole du peuple et des soldats frappés de terreur et sans espoir; mais les ennemis sont aux portes : plus de révolte dans l'armée d'AEacide; Illyriens, Molosses, tous sont indignés, furieux : le trône est perdu pour Alcétas et pour Iphise : crime inutile ! atrocité sans fruit ! mémoire exécrable! Plus de tragédie de Pyrrhus, c'en serait une autre, et ce n'est pas celle-là que j'aurais voulu faire.

Reconnaître tous ces défauts, n'est-ce pas m'avouer coupable d'une entreprise au-dessus de mes forces ? n'est-ce pas avoir

tendu un piége à la bienveillanee que rien ne m'autorisait à présumer ? n'est-ce pas enfin avoir compté sur les talens de mes acteurs ? Tout cela est vrai généralement et en détail ; mais je dois le redire, ce sont des amis très-éclairés et trop complaisans qu'il faut accuser de leurs suffrages. Si un homme de goût, un véritable ami des lettres, voit deux fois cette pièce, s'il la lit de suite et toute entière, je serai flatté de mon succès.

ERRATA.

Page 56, 5.e vers, *indigne*; lisez, insigne.

76, avant dernier vers, ses *fureurs*; lisez, ses succès.

78, 3.e vers, *contemple*; lisez, contemplant.

85, 21.e vers, *étrange*; lisez, étranger.

89, 2.e vers, Amestris *ne* pouvait; supprimez, ne.

91, 10.e ligne, il doit *le* croire; lisez, il doit se croire.

JEANNE D'ARC

A ROUEN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Prix de *Jeanne d'Arc à Rouen*, 3 fr.

Il en a été tiré cinquante exemplaires sur papier vélin, 6 fr.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur et de celle de l'éditeur sont contrefaits.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.